

Pax Romana Journal

6

1960



- Une guerre 'juste' aujourd'hui ?
- Danger social du contrôle des naissances
- L'Année Mondiale du Réfugié
- Cuba
- Apathie

SOMMAIRE

Dangers du contrôle artificiel des naissances	3
Une guerre 'juste' aujourd'hui ? par Jean-Hervé Nicolas O.P.	6
Lettre du Japon	9
Quelques réflexions sur l'apathie par Pierre Ceyrac S.J.	11
Le tourbillon du progrès par Vittorino Veronese	14
L'Année Mondiale du Réfugié	15
Filioque - Notes historiques par Anthony Stevenson	19
Cuba - une leçon par Manuel Rib Callemayor	21

Responsable: Maître Pompe

Conseil de Rédaction :

Sir Hugh Taylor, Etats-Unis;
Prof. W. P. J. Pompe, Pays-Bas;
R. P. J. Joblin, Bureau International du Travail;
Mme Marisetta Paronetto-Valier, Italie;
M. Olivier Lacombe, France;
Mlle Thérèse Tran Thi Lái, Vietnam;
M. Raymond Derine, Congo;
M. Gérard Dupriez, Belgique.

Publié six fois par an par
le Secrétariat Général de Pax Romana,
1 Route du Jura,
Fribourg.
Directeur-Général: Thom Kerstlens.

Pour toute reproduction d'article, demander l'autorisation à la rédaction du Journal de Pax Romana. Mention devra alors être faite de son origine et un justificatif nous sera adressé dès parution.

Photos: I.R.C. photo par Page, p. 11; l'ambassade du Japon, p. 6; R.P. Morgen Vittel (The Sign) p. 18; ICWRY p. 15, p. 16, p. 17; NCWC, p. 17 (Hong Kong).

Couverture: Le timbre que l'Irlande, un des soixante pays qui ont participé à ce projet, a fait faire pour l'Année Mondiale du Réfugié.

NOEL DE L'INTELLECTUEL

Porté par les ailes du temps, le message de paix et d'amour du premier Noël s'adresse chaque année à l'humanité. Ce message possède un dynamisme, une énergie qui ne s'épuise pas et qui demande chaque année une part de notre réflexion. Noël est une fête pour tous les hommes de bonne volonté, aujourd'hui comme il y a deux mille ans. C'est la fête des noces de l'humanité et de la divinité, la fête de la réconciliation entre le ciel et la terre, la fête de l'entrée de l'amour divin dans le coeur des hommes.

Le message de Noël 1960 est-il le même que le message de l'an 1 ? Il est le même essentiellement, puisqu'il est encore l'annonce de la Bonne Nouvelle. Mais il n'est pas le même en ce que ceux qui l'annoncent sont autres, en ce que ceux qui l'entendent sont d'autres hommes.

Au premier Noël, avant la fondation de l'Eglise, les messagers furent des anges, "la troupe nombreuse de l'armée céleste". Aujourd'hui, l'Eglise est constituée: ce sont des hommes qui sont les messagers. Ange et apôtre est le même mot: l'ange n'est pas homme, l'homme n'est pas ange, mais l'un et l'autre sont des envoyés de Dieu. L'homme chrétien est le messenger qui, à l'annonce de la proximité de Noël, ne peut rester en place, ne peut vivre comme d'habitude: il est poussé par le désir de porter plus haut, plus loin, l'annonce de l'Evangile.

A qui l'apportera-t-il ? Non plus à ceux qui furent les premiers à entendre le message, les pacifiques et simples bergers des environs de Bethléem. Il ne l'apporte pas non plus à des hommes de n'importe quel temps: le chrétien apporte son message à des hommes de 1960, à des humains que préoccupe la science, que domine le souci d'édifier un monde que la science, le progrès, les idées, transforment sans cesse. Si le message est essentiellement le même, de paix et d'amour, il ne peut pourtant être formulé avec la même simplicité, dans des phrases aussi imperiales. Le chrétien doit "répéter" le message de la venue du Christ mais en renouvelant chaque fois le style, la manière, donnant ainsi pleine jeunesse aux paroles énoncées.

Le message de Noël doit d'abord être adressé en connaissance de cause, connaissance du contenu du christianisme, connaissance des besoins de notre temps. Il doit ensuite être annoncé dans une action, adaptée à l'homme de notre siècle. Le Christ demande aux intellectuels plus qu'à d'autres de découvrir ces besoins, ce mode de l'action.

Chaque fédération, chaque étudiant, chaque intellectuel, doit se demander dès maintenant ce qu'il fera pour annoncer bientôt Noël. Que ce soit par une action communautaire, ce sera mieux; que ce soit par des actions individuelles, ce sera déjà bien. Il faudrait que personne ne se dérobe au travail de réflexion préalable, que personne n'hésite à faire le geste de l'apôtre, du messenger. Si les chrétiens n'annoncent pas Noël, qui le ferait donc ?

Quelle sera enfin la conséquence de cette annonce ? Là il n'y a pas à souhaiter autre chose que ce que l'Evangile nous dit de ceux qu'atteignirent les paroles de l'Ange: "Les bergers s'en retournèrent, louant et glorifiant Dieu pour tout ce qu'ils avaient vu et entendu, en accord avec ce qui leur avait été annoncé.

Le chrétien, l'intellectuel catholique ne désirera pas autre chose: que celui qu'auront atteint l'action et l'annonce de Noël se réjouisse, loue et glorifie Dieu — parce que le christianisme lui aura montré le visage de la charité et de la paix, en accord avec les intimes espérances de son coeur, espérances que les événements de ce monde semblent vouloir démentir et recouvrir des ténèbres du désespoir.

Abbé Albert Menoud

Dangers du contrôle artificiel des naissances



La planification des naissances — avec des moyens moraux ou immoraux — sera tout au plus un résultat final, mais jamais un point de départ pour le développement d'une civilisation. (Sauvy)

La question du contrôle artificiel des naissances est devenue ces temps derniers un véritable problème politique aux Etats-Unis, en connexion avec l'aide aux pays en voie de développement. Certains milieux protestants sont d'avis que la surpopulation ne peut être évitée que grâce à un contrôle systématique des naissances. Dans le document connu comme le "Rapport Mansfield", du mois d'août 1959, un groupe de théologiens, médecins et sociologues protestants s'est prononcé ouvertement en faveur de la licéité morale des moyens anti-conceptionnels. Le Dr Norris Wilson, directeur du *World Church Service*, un bureau dépendant des églises protestantes américaines, déclare que, depuis un certain temps déjà, ses services ont entrepris une campagne d'information sur les moyens artificiels de limiter les naissances, afin d'alléger la pression démographique dans les pays sous-développés. Avec plus de prudence, mais non moins clairement, le Dr R. M. Fagley, secrétaire exécutif de la Commission des Eglises pour les Affaires Internationales, a épousé la même cause.

Les critiques contre l'attitude catholique à ce sujet n'ont pas manqué. Le Service Ocuménique de Presse et Information

cite les paroles suivantes de l'évêque Pike, de l'Eglise épiscopaliennne, à San Francisco: "L'attitude de la hiérarchie romaine condamne à la misère des millions d'hommes dans les parties les moins développées du monde. Mais comme la plupart de ces hommes ne sont pas catholiques, on peut espérer qu'ils ne partageront pas les scrupules de l'Eglise sur le contrôle des naissances". Le Dr J. C. Bennett, doyen du Séminaire théologique "Union" à New York, estime que le point de vue catholique est "privé de toute base sérieuse, morale ou religieuse". Il fait remarquer que la plupart des Eglises chrétiennes considèrent que la distinction des catholiques entre le contrôle naturel et le contrôle artificiel des naissances n'a pas de valeur morale et il accuse l'Eglise catholique de minimiser le problème de la surpopulation.

Il semble bien qu'à l'avenir la propagande en faveur du contrôle artificiel doit jouer un rôle de plus en plus grand dans l'aide aux pays en voie de développement. L'opposition de la théologie catholique est basée sur un argument éthique: une telle action serait contraire à la nature. Mais cet argument ne rencontrera l'approbation générale tant qu'il sera proposé

comme une norme abstraite. Il faut faire voir, au contraire, qu'il s'agit là d'une loi fondamentale de la nature humaine, dont la non-observance crée un réel danger pour le bien commun de la société. Il faut affirmer clairement que non seulement le contrôle artificiel des naissances est incapable de produire les heureux effets que l'on en attend, mais qu'au contraire, il provoque des effets désastreux et que l'interdiction éthique correspond à une expérience humaine fondamentale.

Un sociologue de grand renom, le R.P. Stanislas de Lestapis, S.J. vient d'écrire à ce sujet un livre très important: *La limitation des naissances* (Paris: Spes 1959), dans lequel il démontre abondamment le point de vue que nous venons d'exposer.

Le contrôle des naissances, un procédé inutile.

Les partisans du contrôle des naissances avancent les trois raisons suivantes de sa prétendue utilité sociale: il fait diminuer le nombre des avortements; il réduit l'ampleur du problème de la faim dans le monde; et enfin il libère la femme des

grossesses non désirées et par là il rend les mères et même les familles plus heureuses. Mais le P. de Lestapis a beau jeu de montrer qu'aucun de ces trois arguments ne résiste à l'examen.

On nous dit qu'il vaut mieux empêcher une grossesse que l'interrompre. C'est peut-être vrai, mais en fait le nombre des avortements grandit dans les pays où l'on fait le plus de propagande des moyens anti-conceptionnels. Dans l'exposé des motifs d'un projet de loi déposé le 26 février 1956 devant l'Assemblée Nationale française, il est dit que, selon les spécialistes, une grossesse sur deux est interrompue. Cela peut être une exagération, mais des constatations non moins alarmantes ont été faites dans d'autres pays et même aux Etats-Unis les avortements illégaux sont fréquents.

Il suffit de prendre les statistiques des avortements légalement pratiqués et, de ce point de vue-ci, les rapports suédois sont pleins d'enseignements. Ils viennent d'un pays connu pour son attitude spécialement libérale en matière sexuelle. L'avortement a été reconnu en Suède depuis 1938 pour des raisons médicales, sociales, eugéniques et humanitaires. Et le nombre des cas enregistrés est passé de 439 en 1939 à 5322 en 1952; il semble qu'il se maintient à ce même niveau, tandis que le nombre des naissances diminue depuis 1945. En 1952, il y a eu 110,100 naissances, ce qui signifie que 5% des grossesses étaient interrompues légalement.

Le Japon constitue un cas spécial. C'est en fait le seul pays surpeuplé dans lequel la propagande des moyens anti-conceptionnels, menée avec grande vigueur après la guerre, par les Américains, a rencontré un écho favorable. Et ici aussi le nombre des avortements est anormalement haut: en 1955, il y en a eu 1,170,143 contre 1,727,040 naissances, c'est-à-dire 67,64%. Déjà les statistiques suédoises montrent que les moyens anti-conceptionnels n'entraînent point une diminution des avortements. Mais l'exemple japonais est encore plus impressionnant. Ici, les gens mariés qui emploient des moyens pour empêcher la grossesse sont les mêmes qui pratiquent l'avortement six fois plus souvent que les autres! Les proportions aux Etats-Unis sont semblables. Il s'ensuit que le contrôle artificiel des naissances officiellement permis ou même recommandé conduit nécessairement à une législation

de plus en plus libérale en matière d'avortement, en opposition directe à la théorie qui favorise l'emploi de moyens anti-conceptionnels soi-disant pour empêcher les avortements.

Le deuxième argument des défenseurs de ce genre de pratiques est que la limitation des naissances peut résoudre le problème de la surpopulation. Or, il est évident que le cas du Japon n'est pas typique. Et encore, il est probable qu'au Japon il y a davantage d'enfants empêchés de naître par suite de l'avortement que par l'usage de moyens anti-conceptionnels. Dans les pays dits sous-développés la propagande pour le "birth control" n'a point eu de succès, comme on le voit par la simple statistique de la population ces dernières années. Et le P. de Lestapis cite des cas. Dans un village de l'Inde, par exemple, 26% des hommes et 40% des femmes se sont laissés convaincre par cette propagande. Mais quel que soit ce pourcentage, il est totalement impossible d'apprendre les méthodes anti-conceptionnelles à tout le peuple d'un pays aussi immense que l'Inde — et à tous les autres pays surpeuplés — dans le laps de temps qui nous est laissé pour résoudre le problème de la surpopulation. Le P. de Lestapis a probablement raison lorsqu'il affirme que de telles méthodes n'auraient de succès qu'auprès des intellectuels et des classes évoluées; de sorte que les classes dont ces pays ont le plus grand besoin sont celles qui se reproduiraient le plus lentement et seraient submergées par le prolétariat, réfractaire à ces techniques. Ce serait un résultat opposé à celui qui est recherché. Comme l'a dit si bien Alfred Sauvy, la planification des naissances — avec des moyens moraux ou immoraux — sera tout au plus un résultat final, mais jamais un point de départ pour le développement d'une civilisation.

On nous dit encore que le contrôle des naissances rend plus heureuses les mères et les familles. Le P. de Lestapis peut citer une étude américaine, basée sur les réponses de 1,444 couples mariés, d'après laquelle "le pourcentage des hommes et des femmes heureux diminue à mesure que le nombre des enfants augmente", — si l'on ne tient pas compte des femmes sans enfants. Mais cela est une opinion. Et le P. de Lestapis est en droit de reprocher au sociologue d'avoir quitté le terrain des faits qui est le sien, pour s'aventurer dans celui des jugements de valeur. Du reste, qui peut donner une définition de ce terme ambigu "heureux"? La seule chose que le sociologue peut

tirer de ses statistiques est que, avec une paternité planifiée, le nombre d'enfants demeure inférieur aux besoins sociaux, de sorte qu'une société qui fonde son bonheur sur le manque d'enfants, ne peut bientôt plus se régénérer. "Bonheur ou malheur — la fécondité est nécessaire pour renouveler la population". Tel est l'aspect social de la question.

La limitation des naissances et la culture.

Dans les discussions autour de la limitation des naissances, on mentionne rarement la possibilité que des techniques nouvelles rendent possible l'apparition de nouveaux modes de vie et même une modification de la culture. Peut-être le "birth control" lui-même est une de ces techniques. Dans une proclamation de 1957, la Ligue des Droits de l'Homme déclare que le contrôle des naissances donne à l'homme la possibilité de corriger une injustice de la nature. Ce genre de correction peut avoir des conséquences beaucoup plus graves que toute autre découverte technique. En fait, il ne touche pas seulement aux conditions de notre vie, mais à notre vie elle-même.

On peut peindre l'opposition entre les "familles heureuses" et les familles avec enfants, jusqu'à jeter le discrédit sur ces dernières auprès de l'opinion publique. C'est un fait que dans tous les pays où l'on pratique le contrôle, le nombre des familles avec plus de quatre enfants diminue d'un recensement à l'autre. Dans la plupart de nos pays, cela est dû à l'importance qu'a prise le niveau de vie matériel. Et cela arrive, note le P. de Lestapis, en pleine époque de grande prospérité. Qu'arriverait-il donc lors d'une période de dépression économique?

Le mentalité dont découle le contrôle des naissances favorise le vieillissement physique et physiologique de la population. La répartition des âges fait pencher la balance du côté des vieux. Et ce qui est pire, l'esprit d'initiative, l'audace et l'espoir dans l'avenir disparaissent lorsque les berceaux sont vides. On pense à l'avenir seulement dans la mesure où c'est nécessaire pour assurer la jouissance du présent. La vie devient un produit de consommation que l'on achète pour sa propre commodité. Et le sens du mystère de la vie s'estompé dans la mesure même où l'on contrecarre l'instinct créateur. Le plaisir devient la seule valeur vitale pour les hommes de nos jours.

Des recherches sociologiques sérieuses ont montré les ravages que fait parmi les jeunes l'idée que la vie sexuelle est avant tout une question de plaisir. Les groupes sociaux qui usent davantage des moyens anti-conceptionnels sont aussi ceux pour qui les relations sexuelles extra-conjugales sont devenues chose normale. L'érotisme et la sexualisation des milieux de vie trouvent dans ces pratiques leurs meilleurs alliés. Ce n'est pas par hasard que les partisans du contrôle artificiel des naissances sont les mêmes qui prônent pour la femme la liberté sexuelle — cette liberté sur laquelle s'appuyait jusqu'ici la prédominance masculine. Le fait que ce soit aussi la Suède le pays d'Europe qui a le plus haut coefficient de naissances extra-matrimoniales (10% environ) montre qu'une telle liberté amène beaucoup de malheurs, sur le plan humain.

Un des effets les plus pernicioz de l'usage de moyens anti-conceptionnels est que la sexualité demeure fixée au stage adolescent de l'"autophilie". On parle trop peu de cet aspect du problème dans les milieux catholiques. L'abbé Marc Oraison a pourtant écrit des pages très claires et très compétentes sur le sujet. Il suffit de dire ici que ces pratiques sont très souvent (mais pas toujours) une "coopération d'égoïsmes". Il est vrai que, sur le moment, elles peuvent apporter un certain équilibre. Mais très instable, comme le prouvent les statistiques des divorces.

Les pratiques anti-conceptionnelles, lorsqu'elles se généralisent, deviennent un véritable attentat à la vie et surtout à la maternité. Ne pas être "intéressé aux enfants" n'est-ce pas en fait haïr la vie ou du moins la rejeter? L'instinct créateur, qui est partie intégrante de la sexualité mûre, se déforme jusqu'à devenir une recherche de soi-même dans l'autre, dont l'aboutissement inévitable est "après nous le déluge!" Et le P. de Lestapis ajoute

une autre considération qu'il nous faut retenir: l'attitude qui dérive de l'usage généralisé des moyens anti-conceptionnels efface la distinction entre les hommes et les femmes du point de vue sexuel, l'homme devient efféminé et la femme se "masculinise". Il est résulte une fatale "confusion des sexes", dans l'oubli de leurs fonctions essentielles de père et de mère. Et le mariage devient une simple institution sociale pour l'entraide matérielle des conjoints. Quoi qu'il en soit, le nombre des divorces grandit en proportion directe de la diffusion du contrôle artificiel des naissances.

L'usage habituel des moyens anti-conceptionnels est encore responsable d'autres phénomènes qui touchent à la vie intime des couples mariés et conduisent à des déséquilibres spirituels et psychologiques, jusqu'à prendre souvent des formes pathologiques. August Mayer, le gynécologue de l'Université de Tubingue, parle en détail dans son excellent ouvrage sur les "Problèmes de la maturité dans la vie de la femme" (en allemand, Munich 1959) des rapports intimes qu'il y a entre la santé neuro-spirituelle et la normalité sexuelle, laquelle dépend essentiellement du désir d'être mère — ou du moins de la conscience qu'a la femme d'être apte à concevoir.

Il est évident que nous ne pouvons pas mettre sur le compte des pratiques anti-conceptionnelles toutes les tares de notre civilisation ni toutes les aberrations mentales. Et le Père de Lestapis prend bien soin de ne pas exagérer. Le point essentiel de son raisonnement est celui-ci: si l'usage des moyens anti-conceptionnels est recommandé pour atteindre un meilleur équilibre spirituel et une moralité plus haute, conditions d'une vie humainement plus heureuse, de tels effets auraient dû se faire sentir en premier lieu dans les pays où le contrôle des naissances est

le plus répandu et depuis le plus longtemps, c'est-à-dire dans les pays scandinaves et anglo-saxons. Mais n'est-ce pas précisément aux Etats-Unis où l'on déplore à la fois l'augmentation la plus sérieuse des maladies mentales et des difficultés conjugales? Et que dire des pays scandinaves, dont la moralité sexuelle est pour le moins douteuse? Une chose est certaine: dans tous les pays de haute civilisation où l'on pratique le contrôle des naissances, la natalité diminue, mais le niveau de vie augmente. L'avenir seul nous dira si à la longue cette évolution convient au bien commun de ces pays. En attendant, les considérations du P. de Lestapis gardent tout leur poids puisqu'elles s'adressent à une théorie qui prétend faire du contrôle des naissances une pratique généralisée et cela dans tous les pays. C'est pourquoi nous pouvons parler d'un danger social et non seulement d'une erreur morale.

Comme l'auteur le montre dans la deuxième moitié de son livre, l'Eglise catholique ne s'oppose pas d'une manière absolue à la régulation des naissances. Même si le but premier du mariage est la perpétuation de l'espèce, les foyers catholiques doivent connaître leur devoir d'élever les enfants de la meilleure manière possible et pour cela de régler le nombre des enfants d'accord avec ce devoir. On n'a pas beaucoup insisté sur cet aspect du problème. Mais le P. de Lestapis établit très clairement la différence essentielle entre le contrôle des naissances par des moyens artificiels et une régulation généreuse et consciente, qui n'aurait pas pour but de détourner les relations conjugales de leur sens naturel. Et cette distinction touche aux niveaux les plus profonds de la vie personnelle.

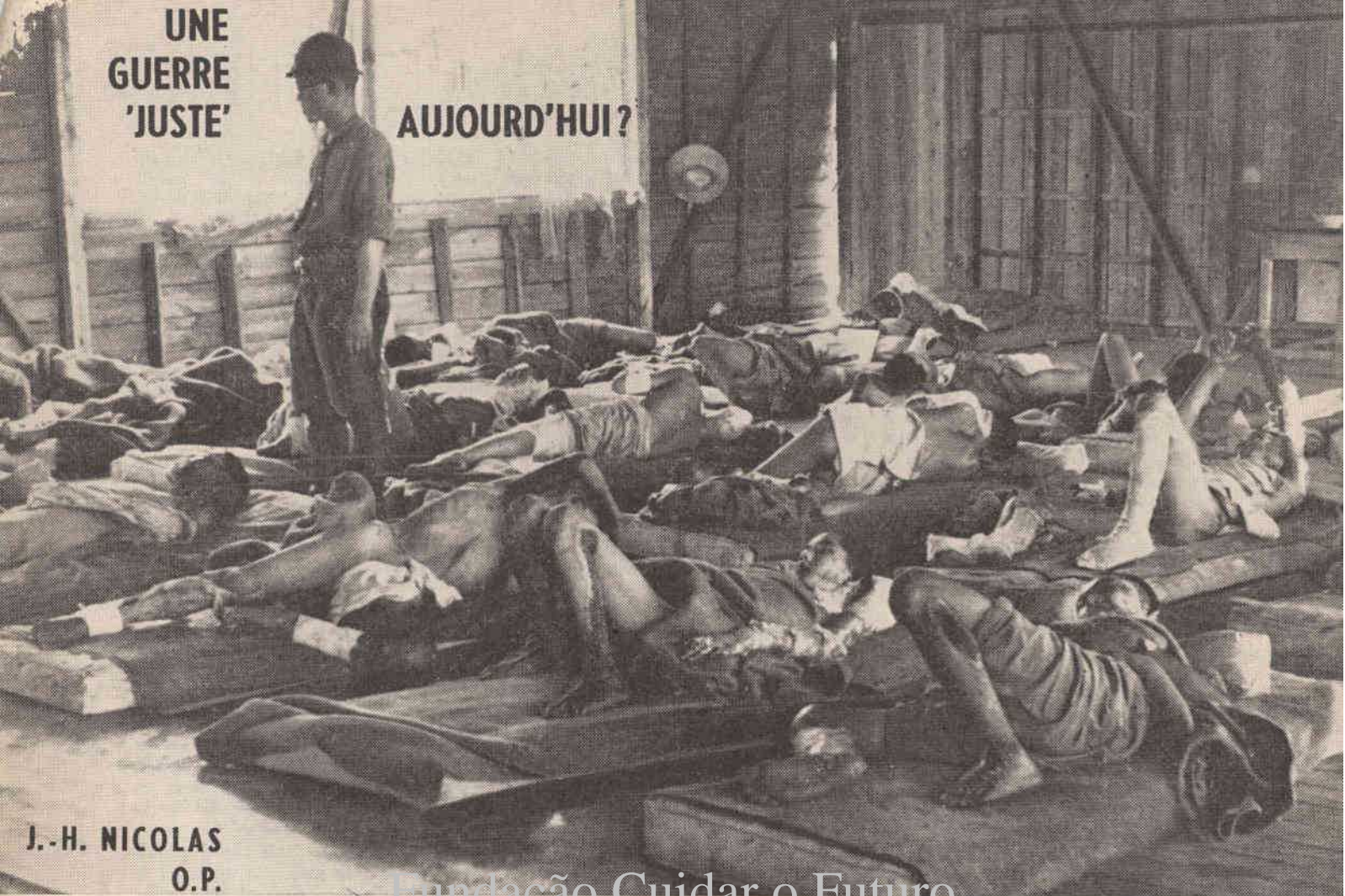
*Avec l'autorisation de Herder
Korrespondenz*



Le Journal de Pax Romana publiera en 1961 un supplément spécial consacré aux aspects fondamentaux du problème de la surpopulation.

UNE
GUERRE
'JUSTE'

AUJOURD'HUI?



J.-H. NICOLAS
O.P.

Fundação Cuidar o Futuro

Des victimes de Hiroshima

Il est impossible d'aborder le problème redoutable de la "juste guerre" sans se référer aux principes de solution énoncés par saint Thomas d'Aquin au 13^e siècle, et repris par tous les théologiens qui se sont occupés de la question après lui: mais il est impossible également de ne pas sentir combien la guerre à laquelle pensait saint Thomas était différente de celles que nous avons subies, et plus encore de celle qui nous menace et à laquelle nous pensons.

Ces principes de saint Thomas sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les exposer longuement (cf. Sum. Theol. IIa IIæ q. 40). La guerre pour lui est un acte du "prince", c'est-à-dire de celui qui a la charge du bien commun politique: le particulier, lui, peut et doit recourir au "prince" pour régler ses différends à l'intérieur de la société politique, et si le prince a le droit — le devoir même — de défendre le bien de celle-ci les armes à la main, c'est justement parce qu'il n'a pas de prince audessus de lui,

qui puisse le défendre s'il est en butte à l'injustice. Ceci implique sans doute que, dans le domaine du temporel, le bien politique dont il a la charge est **premier**, n'étant pas subordonné à un bien plus vaste dont un autre — je veux dire une autre autorité temporelle — serait responsable. Mais ceci implique aussi qu'il est **partiel**, puisque ces ennemis extérieurs contre lesquels il doit se défendre ont eux aussi un bien politique à poursuivre, et que, les uns et les autres étant des hommes, le bien politique de chacun des groupes n'est qu'une partie du bien humain, qui les concerne tous. — De là vient le second principe, qui condamne sans réserve la prétention à diviniser l'intérêt national: il faut pour que la guerre soit juste une cause juste, c'est-à-dire que les adversaires, par une faute de leur part, aient mérité qu'on leur fasse la guerre. Dire que le bien politique d'une nation est premier ce n'est donc aucunement prétendre qu'il soit absolu, de sorte qu'il suffirait à justifier tout ce qui le sert. Bien plus, et c'est le troisième

principe de saint Thomas, même quand la guerre est suffisamment justifiée, elle doit être conduite "avec une intention droite": ce qui signifie que les raisons qui justifient la guerre ne doivent pas être un simple paravent, derrière lequel s'abriteraient, selon les termes de saint Augustin rapportés à ce propos par saint Thomas, "la passion de nuire, la fureur de se venger, une détermination violente et implacable, l'âpre rébellion, la passion de dominer et autres choses semblables" (S. Aug. "Contra Faustum" P.L. 42, 447). Le prince doit demeurer préoccupé du bien public dont les exigences l'ont amené à faire la guerre, et celle-ci, aussi bien dans son développement et dans sa conclusion que dans son déclenchement, reste étroitement dépendante de ces exigences.

Il est clair que, dans cette simple question du traité de la Charité de la Somme théologique, saint Thomas n'a pas entendu élaborer une théorie complète de la juste guerre. Il se tient au plan des principes, et ne s'occupe évidemment pas des applications pratiques. Il soulève bien des problèmes qu'il ne résout pas, et que d'autres examineront après lui, à la lumière des principes qu'il a posés et en fonction de données concrètes. Il ne s'occupe pas par exemple de déterminer quel genre de faute de l'adversaire peut motiver la guerre, ni de préciser quelles réparations on est en droit d'exiger et en devoir d'accepter. Jusqu'à quel point un "prince" peut-il laisser subir au bien commun un dommage, qu'il ne pourrait éviter ou réparer que par la guerre ? Dans quelle mesure aussi a-t-il le droit de commettre ce bien à la mouvante fortune des armes ? Ce qu'il affirme c'est que la guerre n'est pas intrinsèquement mauvaise, et il recourt, pour le prouver, à cet argument qu'en préservant le bien politique le prince empêche une foule de maux, tant spirituels que temporels (ib. a 4).

Comment alors ne pas penser aux maux innombrables qui viennent de la guerre elle-même et aux biens qu'elle détruit ou empêche ? Comment surtout les hommes d'aujourd'hui pourraient-ils ne pas y penser, eux dont la mémoire est pleine des horreurs d'une guerre toute récente, et dont l'imagination est tourmentée par la hantise d'horreurs incomparablement plus grandes ! Il semble à beaucoup aujourd'hui, et non sans quelque apparence de raison, qu'il n'existe pas, qu'il ne peut pas exister une raison valable de déclencher un tel désastre, qu'aucun

La guerre est justifiée, selon saint Thomas, seulement lorsque le prince, "en sauvegardant ainsi le bien commun, évite qu'un beaucoup plus grand nombre de gens soient tués et empêche une foule de maux, tant spirituels que temporels". Mais le Père J. W. Sawada, aumônier des étudiants de l'Université de Tokyo, se demande si cela implique encore une justification de la guerre au beau milieu de notre XXe siècle, alors qu'elle est la cause de la mort d'innombrables innocents, ou bien si au contraire, la guerre n'est pas aujourd'hui un crime, que saint Thomas aurait sans doute condamné comme tel. Le Père Sawada se demande aussi s'il est légitime d'opposer "la violence brutale et le manque de conscience" des incroyants à la violence à peine moins brutale lorsqu'elle vient des croyants. "Il est vrai que les valeurs spirituelles sont supérieures aux valeurs matérielles. Mais peut-on affirmer qu'une guerre mondiale serait aujourd'hui un moyen valable pour sauvegarder les valeurs spirituelles ? Peut-on dire vraiment, sans tomber dans le sophisme, que dans une guerre mondiale de nos jours la mort des innocents ne serait pas recherchée pour elle-même, ou bien qu'il y aurait des raisons suffisamment graves pour justifier un tel massacre d'innocents ?"

Celles-ci et d'autres réflexions non moins intéressantes du R.P. Sawada, ont décidé la rédaction du Journal de Pax Romana à ouvrir un débat sur le problème, actuel entre tous, de la guerre juste. Pour commercer, nous nous sommes adressés au R.P. Jean-Hervé Nicolas, O.P., professeur de dogme à l'Université de Fribourg. C'est un honneur pour nous de pouvoir publier dans ce numéro son article, qu'il a intitulé: Une guerre aujourd'hui peut-elle être juste selon les principes chrétiens ?

Si quelques-uns de nos lecteurs et amis nous font part de leurs propres réflexions sur l'ensemble ou sur quelques aspects particuliers de ce problème brûlant, nous serons heureux de leur ouvrir nos pages.

bien humain ne saurait entrer en comparaison avec le mal de la guerre.

Cependant, en même temps que s'accroît démesurément le risque, la valeur de l'enjeu ne cesse elle aussi de grandir. Il ne s'agit plus maintenant de point d'honneur: aux insultes on ne répond plus aujourd'hui par des coups de canon, mais par d'autres insultes. Il ne s'agit plus de possessions territoriales: si cruelles que puissent être certaines amputations, si violentes que soient certaines convoitises, les armes modernes sont trop lourdes et trop destructrices pour qu'on puisse songer sans folie à recourir à leur arbitrage. Il ne s'agit plus même d'intérêts économiques — ce moteur secret de tant de guerres, apparemment d'honneur et de prestige ! —: car tous les intérêts économiques se volatiliseront en même temps au souffle des bombes



à hydrogène. Ce qui est en question, à un degré jamais atteint, c'est l'homme lui-même, sa destinée terrestre et ultra-terrestre. Jamais sans doute n'a été plus profondément vraie la fameuse opposition entre **l'amour de la vie et la perte des raisons de vivre**: cela n'est pas vrai seulement pour l'individu qui, à toutes les époques, a pu être affronté à ce choix tragique; ce n'est pas vrai seulement à l'échelle d'un peuple, qui, l'histoire le montre, peut retrouver des raisons valables de vivre dans d'autres circonstances politiques; le dilemme aujourd'hui se situe au niveau de l'homme même, à qui est proposée, à qui demain — comme il en fut naguère — sera peut-être imposée une manière de vivre radicalement incompatible avec sa vocation. Et si une idéologie destructrice de toutes les valeurs humaines — parce que destructrice de la spiritualité et de la liberté — triomphait sur toute la terre, quel espoir, humainement parlant, resterait-il à l'homme de demeurer fidèle à soi-même ?

On dira peut-être que la fidélité à soi-même est possible à tout homme, en toute situation. Mais il ne s'agit pas seulement du bien individuel, et on ne peut traiter du problème moral de la guerre sans se placer dans les perspectives du bien commun. Il faut songer à la foule, qui a pratiquement besoin, pour reconnaître le bien humain, de le voir concrétisé en des institutions en des moeurs, en des idées communes, et dont on ne saurait attendre que dans son ensemble elle aille à contre-courant des tendances collectives, surtout si celles-ci ont pour elles toute la puissance contraignante de l'Etat. Il faut songer aux générations qui montent, et qui seraient éduquées selon ces conceptions radicalement fausses de l'homme et de sa destinée. A l'horreur de la guerre et au sens aigu du risque gigantesque qu'elle comporte aujourd'hui, doit faire contrepoids une autre horreur, l'horreur de cette perversion morale et spirituelle de l'homme.

Le tragique est que la guerre sera toujours impure. Impure dans ses objectifs, car aucune société humaine, hélas, ne saurait être considérée comme pleinement respectueuse du vrai bien humain, et on se battra toujours pour des fins plus ou moins équivoques. Impure dans ses moyens, car la guerre corrompt aisément la conscience de l'homme. Impure dans ses résultats, qui seront toujours le fruit de compromissions suspectes. Mais il serait fallacieux de se réfugier ici dans une objection de conscience

stérile. Se refuser à des moyens de guerre incompatibles avec l'idéal humain dont la défense justifie la guerre n'est pas, ne doit pas être, se refuser à la guerre comme intrinsèquement mauvaise. On peut admettre la guerre, la faire à son rang, sans entrer en connivence avec les intentions impures de ceux qui la dirigent, pourvu que cette guerre soit vraiment ordonnée aussi à la défense d'un idéal humain, qui vaut la peine qu'on se batte pour lui, même aujourd'hui, même avec les moyens de la guerre moderne.

Qu'on prenne garde au purisme en matière d'action temporelle. Il est une manière de garder les mains blanches qui est de ne rien faire: il n'est pas sûr que cette fuite dans l'inaction et dans le désengagement soit le moyen le plus approprié de se conserver un coeur intact et un esprit droit. Elle ne va pas en effet sans risque d'égoïsme et elle incline insidieusement l'esprit à accepter ce que l'on se refuse à empêcher. Si nous condamnions toute guerre ce ne pourrait être qu'au nom d'un idéal humain dont le refus systématique de faire la guerre implique justement qu'on est prêt à y renoncer.

Même à l'ère atomique le problème de la guerre juste se pose encore au chrétien, et sa solution n'est pas simple. On ne saurait écarter toute idée de recours à la guerre, parce que, malheureusement, on ne saurait honnêtement prétendre que les valeurs essentielles de la vie humaine sont à l'abri de toute violence. Mais il est clair que si l'idéal chrétien a toujours comporté l'amour de tous les hommes, le respect des biens naturels et des créations de l'homme, si à cause de cela il a horreur de la violence, plus que jamais aujourd'hui le devoir des chrétiens est de lutter contre la guerre, de la rendre de plus en plus impensable, en promouvant dans le monde la conscience de la fraternité humaine et de la solidarité de tous en face des grandes tâches constructives qui s'offrent aux nations et aux individus. Et ce pourrait être un effet bienfaisant du monstrueux développement des moyens modernes de destruction que d'avoir réveillé les hommes, et spécialement les chrétiens, de cette paresseuse pensée que la guerre est aussi naturelle et nécessaire à l'humanité que se nourrir, procréer, construire. Non, l'homme n'est pas fait pour la guerre, et si une guerre peut être encore juste et nécessaire, la justice, la nécessité la plus urgente, demandent d'abord de tout faire pour l'éviter.

J.-H. NICOLAS O.P.

LETTRE DU JAPON: ADAPTATION DE LA LITURGIE?

.... Comme vous le savez, je suis en train de préparer un article sur la "cérémonie du thé" au Japon; il est presque prêt, mais je dois le réviser encore avant de l'envoyer à l'imprimerie. Je n'ai vécu au Japon que vingt-sept ans de ma vie: ce n'est pas assez pour que je hasarde des conclusions définitives sur la question de l'adaptation liturgique. C'est une matière très complexe, que les soi-disant spécialistes ont déjà examinée sous des angles différents — avec plus ou moins de succès. Leurs suggestions sont sans doute intéressantes; elles sont loin d'être concluantes.

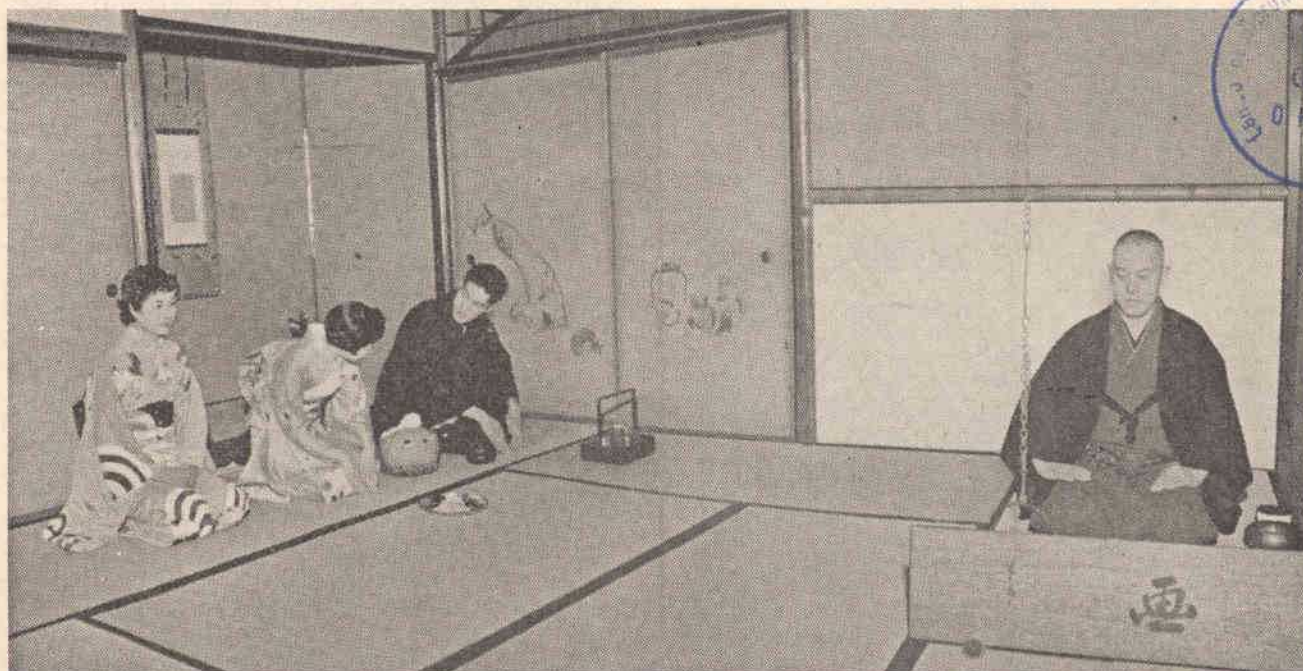
Les photos que j'ai envoyées vous donnent une certaine idée des modestes installations de notre Centre de Pax Romana à Kyoto, dans un coin du jardin typiquement japonais du prieuré dominicain. Elles ne prétendent pas se donner comme le modèle achevé de ce qu'il faudrait faire au Japon en matière d'adaptation liturgique!

Je dois dire, pour commencer, que je n'avais aucune idée d'adaptation liturgique lorsque des circonstances imprévues m'ont donné l'occasion d'arranger cette petite "maison de thé" dans le style japonais. Bien sûr, lorsque je suis arrivé au Japon, en 1933, j'avais le désir de vivre comme un Japonais, dans une maison japonaise. Et cela parce que je considérais que c'était nécessaire pour le genre d'apostolat que je me proposais d'exercer. Et en fait, dès mes premières années ici comme missionnaire, j'ai eu le privilège singulier de pouvoir vivre — avec la permission de mes supérieurs — dans une petite maison de paysans japonais. Malheureusement, les circonstances m'ont araché à cette merveilleuse retraite, où j'avais tant appris sur la simplicité de la vie et la pauvreté raffinée du peuple japonais.

Lorsqu'il y a quelques années j'ai eu la possibilité d'acheter à la famille du Baron Fujita une vraie maison de thé japonaise avec un jardin, tous mes rêves m'ont semblé se réaliser. J'ai pensé que c'était l'endroit le plus approprié pour attirer une élite capable d'apprécier encore les grandes valeurs spirituelles de leur propre tradition nationale. Je ne m'y suis pas trompé. Deux ans plus tard je pus commencer à organiser chaque semaine la "cérémonie du thé" le dimanche après-midi. De nombreux intellectuels, pour la plupart non-chrétiens, des professeurs, des écrivains, des peintres ou des artistes, des moines bouddhistes de plusieurs sectes, de jeunes étudiants et étudiantes, tous venaient chez nous pour prendre part à de calmes discussions sur des sujets culturels et religieux, qui s'organisaient tout naturellement dans la communion affective créée par le rituel du thé.

Inutile de vous dire que ce rituel du thé n'était pas pour moi un but en lui-même; ce n'était qu'un essai de faire approcher par mes hôtes une communion bien plus profonde et bien plus haute, d'ordre surnaturel, celle que le Seigneur nous a laissée dans le sacrifice de la Messe. C'est pourquoi j'ai eu l'idée de placer un autel de style japonais dans le petit pavillon où se tenaient nos réunions. Je me suis arrangé avec un simple menuisier et je lui ai dit de prendre comme modèle les autels du culte shinto. Il a fait un très joli travail.

Quelques mots d'explication pour que vous compreniez le sens spirituel d'un autel shinto: il symbolise le monde entier, qui selon les conceptions orientales, a huit coins (et non seulement quatre points cardinaux), ce monde dans lequel vivent toutes les races humaines sous un seul et



La cérémonie du thé



même toit. Il y a en japonais une expression, "hakkô-ichiu", qu'on a pendant longtemps mal interprétée; son sens traditionnel est bien celui-ci: "le monde-unique-octogonal".

Cela explique pourquoi l'autel shinto a huit pieds, chacun taillé en forme octogonale. Ces pieds supportent une table en cyprès sur laquelle le prêtre offre le riz et le vin aux divinités du Japon. Si le monde entier a été créé par le Verbe (St Jean, 13; Coloss. I.16) et si toutes les races humaines ont été rédimées par la passion et la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ, j'ai pensé qu'un autel shinto serait bien une table appropriée pour offrir le Saint Sacrifice. Qui donc sinon le Christ peut réunir toutes les races humaines dans une seule famille et ramener cette famille à Dieu le Père? C'est pourquoi je fis faire un grand crucifix avec deux bois de cyprès, tous les deux taillés en forme octogonale et je le plaçai sur l'autel.

Ainsi j'en suis venu à l'idée de célébrer la Sainte Messe pour nos étudiants de Pax Romana à Kyoto dans une maison de thé. L'idée d'employer un autel du type shinto est peut-être nouvelle (j'ai appris par la suite avec plaisir que le Père Sawada a eu exactement la même idée pour sa petite chapelle des étudiants catholiques à Tokyo). Mais au temps de la persécution, les Chrétiens s'étaient déjà retrouvés

souvent dans des maisons de thé et ils y avaient offert le sacrifice de la Messe en se donnant les apparences d'une cérémonie du thé.

Voilà ce que les photos signifient. Je répète que je ne prétends nullement donner un exemple aux autres missionnaires du Japon. J'ai fait simplement ce que me conseillaient les circonstances exceptionnelles dans lesquelles je me trouvais. D'autres missionnaires se trouvent dans des circonstances différentes, par exemple dans une ville immense et surpeuplée comme Tokyo, et sont obligés de trouver d'autres arrangements pour accomplir les cérémonies liturgiques.

Ce qui compte est d'apporter le Divin message du Christ au peuple auquel nous avons été envoyés... Je voudrais tellement coopérer avec Pax Romana pour stimuler les intellectuels catholiques du monde entier à unir leurs forces pour construire le Corps Mystique du Christ en Orient aussi bien qu'en Occident.

Toujours votre bien dévoué,

VINCENT-MARIE POULIOT, O.P.

Kyoto, Japon

S.S. Jean XXIII reçoit les membres du Comité financier

Le lundi 24 octobre Sa Sainteté le Pape a reçu en audience les membres du Comité financier de Pax Romana: MM. Albert Auberger, président (France), le Prof. Fernand Collin (Belgique), Massimo Spada (Italie), le Prof. A. Albrechts (Pays-Bas), A. Gutzwiller (Suisse), Robert Damour (France), et A. Laporte (France). Ils étaient accompagnés par le Prof. Ramon Sgranyes de Franch, président de Pax Romana-MHC, Madame M. Paronetto-Valier, vice-présidente, et MM. Th. Kerstiens et Jaime Córdova, respectivement secrétaires généraux des deux branches de Pax Romana, pour les intellectuels et pour les Etudiants.

Le Souverain Pontife a accueilli avec une paternelle bienveillance les responsables de Pax Romana et il a bien voulu leur adresser la parole. Pour commencer, le Saint Père a rappelé un verset du Livre des Macchabées (I Macch. VIII,3), dans lequel l'Écriture Sainte fait l'éloge des Romains, ce peuple qui "consilio et patientia", grâce à sa prudence et à sa ténacité, était alors en train de subjuguier tous les pays

riverains de la Méditerranée. Nous aussi, nous devons travailler "consilio et patientia", non pas pour subjuguier le monde, mais pour le gagner au Christ.

"Votre Mouvement s'appelle "Pax Romana", a ajouté le Saint Père, c'est un beau nom. N'oubliez pas les conditions de toute vraie paix. La première est l'obéissance, simple et ferme, à la volonté de Dieu et aux lois de l'Église". Et le Souverain Pontife a bien voulu rappeler celle qui fut sa propre devise épiscopale: "Obœdientia et Pax".

L'autre condition de tout effort pour faire régner dans le monde une paix véritable est le respect le plus complet et le plus loyal de la vérité. Et Pax Romana peut et doit jouer un grand rôle dans la défense de la vérité dans le monde de la culture et dans celui des relations internationales. C'est même là son terrain propre d'action et d'apostolat.

Puis le Souverain Pontife a parlé assez longuement de ce grand événement de la vie de l'Église que doit être le prochain Concile Oecuménique. Les laïcs doivent s'intéresser au Concile, car ils sont l'Église au même titre que les prêtres. Le sacerdoce est d'institution divine, mais déjà saint Pierre, dans son Épître, nous parle de ce "sacerdoce royal" qui de l'autel se répand sur toute la communauté des fidèles. C'est pourquoi le Saint Père a voulu qu'une Commission spéciale pour l'apostolat des laïcs travaille dès maintenant à la préparation du Concile.

En le convoquant, le Souverain Pontife a beaucoup pensé à nos frères séparés. Malheureusement, il n'est pas possible de les faire participer au Concile lui-même. Nos frères séparés y viendraient avec leurs préoccupations propres, qui ne sont plus les nôtres. Leurs préoccupations remontent souvent au XVIe siècle, à l'époque de la grande scission. Tandis qu'au prochain Concile il faut envisager les problèmes de l'Église dans ce XXe siècle qui est le nôtre. L'Église apprécie tout acte de bonne volonté. Et elle tend les bras à tous les hommes, qui ne pourront pas ne pas se sentir attirés par la beauté resplendissante de l'Église, renouvelée par le grand spectacle d'unité et de foi que sera le Concile.

A la fin de l'audience, le Saint Père a imparti à tous les présents, à leurs familles et à leur travail dans le monde catholique sa Bénédiction Apostolique.



"C'est par l'effort que nous grandissons; c'est en nous attachant à de grandes causes que nous acquérons un peu de cette grandeur."

Nebru

PIERRE CEYRAC S.J.



QUELQUES REFLEXIONS SUR L'APATHIE

Il était 2 heures de l'après-midi, et il faisait très chaud, même pour un Indien. Nous avons travaillé toute la matinée dans les taudis au nord du port de Madras, aidant les familles pauvres à "s'installer" sur les terrains attribués par la Corporation. Une lettre de Fribourg m'attendait à mon retour, me demandant un article sur l'apathie pour le Journal de Pax Romana. Tout en la lisant, je ne pus m'empêcher de penser au groupe remarquable de jeunes gens et jeunes filles du Service Civil International avec qui j'avais eu la joie de travailler le matin: un jeune couple américain, deux étudiants japonais, une jeune Française,

quelques jeunes Indiens. Ceux-là en tout cas ne souffraient pas de l'apathie, pas plus que les autres volontaires qui, dans le cadre du Plan de Tondiarpet, nous avaient aidés à construire les quelque 300 huttes dans lesquelles près de 2000 personnes mènent maintenant une vie humainement décente — je pense à ce jeune ingénieur atomique de Paris qui travaille maintenant au Viet-Nam avec "Economie et Humanisme", à cette jeune Japonaise qui a passé avec nous près de 9 mois dans ces taudis, seule jeune fille de notre camp durant des semaines, et ce jeune Suisse, notre premier chef d'équipe, qui se levait et

pleine nuit aux gémissements d'un enfant, pour le transporter à l'hôpital voisin. Quelle joie d'avoir pu travailler avec eux!

Et l'on se demande ce qui a bien pu les pousser, et donner ainsi autant d'intérêt à une vie qui aurait pu être morne et dénuée de sens. Et comment se fait-il que tant d'étudiants catholiques, bons et même pieux, arrivent au terme de leurs études universitaires sans avoir eu d'autres soucis apparemment que ceux de leur petite vie? A quoi tient l'apathie, et que peut-on faire au niveau de nos fédérations, pour secouer l'inertie



*Mais les âmes,
elles aussi,
ont faim, comme
les corps....*

qui paralyse l'action de tant de nos groupements ?

Voici quelques remarques, sans prétention, mais qui voudraient compléter ce qui a déjà été dit — et si bien dit — dans les numéros précédents de ce Journal. Ces quelques notes, prises souvent en voyage dans des trains bondés, auraient atteint leur but si elles aidaient à éclairer un problème très complexe et pouvaient mener à d'utiles discussions.

Si le grain ne meurt

I. L'apathie vient d'abord, me semble-t-il, d'un manque d'ouverture aux autres, d'un repli sur soi: il s'agit de "ma" joie, de "mon" travail, de "mes" succès, de "mon" avenir. Comme l'araignée au milieu de sa toile, nous nous enfermions dans nos préoccupations, nos problèmes mesquins, dans ce que Gabriel Marcel appelle les cercles concentriques de notre égoïsme. Prisonniers de ce cocon, nous nous isolons, apathiques aux grands courants qui soulèvent le monde, insensibles aux besoins de ceux qui nous côtoient, sourds aux appels angoissés des corps et des âmes de millions d'êtres humains.

Il nous faut, pour vivre une vie digne de ce nom, nous arracher à notre subjectivité, à notre égoïsme, nous oublier, mourir à nous-mêmes — pour vivre: "Si le grain ne meurt..." Et il n'y a qu'une seule manière d'y parvenir: créé à l'image de la Trinité, au sein de laquelle chaque personne est relation substantielle aux deux autres, l'homme ne se réalise pleinement qu'en se donnant. Le saint, totalement tourné vers les autres — parce que totalement tourné vers l'Autre — est le plus vivant et, comme Bergson le montre dans "Les Deux Sources", le moins apathique des hommes, même enfermé dans le silence du cloître. Ouvert aux autres, il se fait tout à tous, heureux avec ceux qui sont dans la joie, pleurant avec ceux qui pleurent.

Il en va de même avec le commun des hommes — la catégorie à laquelle nous appartenons pour la plupart. Notre apathie vient de ce que nous n'avons pas encore trouvé à nous donner. Au moment où un amour véritable nous saisit, où une cause nous sollicite et que nous commençons à oeuvrer pour les autres, nous commençons alors à devenir vraiment adultes. Nous connaissons tous des hommes et des femmes comme nous, qui, arrachés à eux-mêmes par de nobles causes — la patrie, la justice, la vérité ou la beauté — en ont été grandis. Qui ne se souvient de tel ou tel ami qui, pendant l'horreur de la guerre, s'est sacrifié tout entier pour un camarade prisonnier, un Juif traqué ? Ils ne valaient peut-être pas plus que d'autres, mais pour s'être "attachés à de grandes causes, ils ont acquis un peu de cette grandeur." Car tout cet idéal qui nous

soulève et nous pousse à nous immoler n'est qu'un reflet de cette force irrésistible qui soulève le monde, l'humanité tout entière: le désir de Dieu. Si l'homme est prêt à se sacrifier pour de telles causes, c'est que brille en lui — sans même souvent qu'il en soit conscient — le reflet de la Beauté et de la Bonté absolues qui seules peuvent exiger un sacrifice total: "Tam eva Bhantham anubhati sarvam", "Lui seul brille et rien ne brille que parce qu'il brille" (Upanishads).

C'est bien là le secret de nos travailleurs bénévoles de Tondiarpet. Ils ne valent en soi probablement pas mieux que des milliers d'autres étudiants, et dans d'autres circonstances, leur vie eût été sans doute morne et dénuée de sens. Mais ils ont entendu l'appel de la faim et de la soif dont parle l'Abbé Pierre, et leur vie en a été transformée. Rien ne vaut le contact direct avec la pauvreté, la misère, la souffrance humaines pour nous arracher à nous-mêmes, nous faire oublier les mesquineries de nos petites vies: "J'ai cessé de me plaindre de n'avoir plus de chaussures le jour où j'ai rencontré un homme qui n'avait plus de pieds". Ceux qui, de retour de la conférence de Pax Romana à Manille, se sont arrêtés à Calcutta, visitant de nuit quelques quartiers parmi les plus pauvres de cette cité obsédante, me comprendront....

....Ceux qui ont plus de savoir que de bonne volonté....

Mais les âmes, elles aussi, ont faim, comme les corps, même si le matérialisme nous aveugle plus facilement sur ce point. "L'Asie demande du pain. Il est horrible de penser que des millions d'hommes dans cette partie du monde n'ont pas de quoi satisfaire leur faim. Mais ce dont l'Asie a surtout besoin, c'est d'une vie plus humaine" (Dr Paul T.K. Sih). Nous nous souvenons tous de l'appel angoissé de St François-Xavier devant la torpeur, l'apathie des étudiants et professeurs d'université de son temps (l'apathie ne date pas d'aujourd'hui...). "J'ai eu souvent envie de descendre dans les universités d'Europe, spécialement à Paris et sa Sorbonne, pour crier comme un fou à ceux qui ont plus de savoir que de bonne volonté, de l'employer plus utilement, en leur faisant comprendre que bien des âmes manquent le Ciel et tombent en Enfer à cause de leur négligence..." (Cf. Brodrick p. 157)

Les Docteurs de la Sorbonne n'ont sans doute pas entendu l'appel angoissé du pauvre François, qui n'en est pas moins parti tout seul sur les chemins de l'immense Asie inconnue. Mais comment auraient-ils pu, ces docteurs, entendre ce cri de détresse, accaparés qu'ils étaient par leur petit monde étriqué, sourds à la grande clameur qui s'élevait du monde ? Ils n'entendaient pas même

l'appel de leur propre cité, ils ne voyaient pas les besoins de leurs compagnons d'études....

E-ducere

II. Cela nous amène au problème plus spécifique de l'apathie parmi les étudiants catholiques. S'il est vrai que l'apathie tient surtout à une forme quelconque d'égoïsme (elle peut avoir d'autres causes: tempérament, manque d'occasions de se donner, influences de la civilisation moderne, etc.), on doit admettre qu'elle ne peut exister dans un christianisme vivant dont le message, commandement d'amour, doit atteindre, à travers nos humbles personnes, tous les hommes pour qu'ils ne soient plus qu'un. Et pourtant l'apathie parmi nous reste un problème très réel, même dans les rangs de Pax Romana.

Je serais porté à croire — peut-être à tort — que cette attitude égocentrique qui constitue le fond de l'apathie est due principalement à un défaut de formation, sinon à un manque total de formation. Formation passive ou trop individualiste, il en résultera une attitude d'indifférence (pour ne pas dire de "je-m'en-foutisme") chez de nombreux étudiants. Une éducation qui ne sait faire appel (e-ducere) aux possibilités latentes de l'enfant mais étouffe son désir de connaître en l'encombrant de réponses à des problèmes qui ne se posent pas à lui, une éducation qui tue en lui, à force de contraintes et de discipline tout extérieure, son goût de l'aventure et son esprit d'initiative, qui ne sait pas lui inculquer le sens de la beauté, de la grandeur et d'une ambition légitime, une telle éducation ne peut qu'atrophier une personnalité et produire des automates.

De même une éducation qui fait de l'étudiant le centre de son propre univers, — et cela est plus particulièrement vrai de l'éducation au niveau universitaire — qui le coupe des réalités de la vie et du monde, ne peut avoir que des effets désastreux: "Si vous deviez tout savoir, mais ignorer la misère de ceux qui souffrent, vous seriez demain, en dépit de toute votre science, des chefs désastreux". (L'Abbé Pierre, au Congrès de Bombay en décembre 1958) L'université semble bien, en effet, favoriser une attitude individualiste, qui ne se rencontre pas, par exemple, parmi les ouvriers, chez qui le sens de la solidarité est beaucoup plus développé, ou dans les milieux ruraux. C'est une des raisons qui font que l'apostolat universitaire est nettement plus difficile que dans ces milieux-là.

Religion sous forme de comprimés

Cette attitude individualiste est accentuée — cela semble paradoxal — par la formation religieuse même donnée dans nos écoles catholiques. On attache

en effet trop d'importance aux dévotions et exercices de piété, on a tendance à faire du christianisme une "thérapeutique de salut personnel".... Une religieuse, en contact étroit avec des étudiants catholiques en Inde, écrit: "On donne une telle importance à de petites dévotions, aux 3 Ave, à telle ou telle neuvaine ou même au chapelet récité en famille, que la religion semble en être presque réduite à cela.... Je sais bien que tout cela est juste, je recommande moi-même ces dévotions, mais Dieu nous demande sûrement plus. Chez nous en Inde, la religion semble avoir été réduite en comprimés qu'il suffit d'avalier, mais qui n'ont rien à voir avec la nourriture substantielle et variée dont l'âme a besoin — la Messe et l'Eucharistie, la Pénitence, la vie paroissiale, la charité, l'apostolat". Des écrivains modernes tels que le P. de Lubac ("Catholicisme") et Michael de la Bedoyere ("Living Christianity") dénoncent cette présentation défective du christianisme et contraire à l'"aspect social du dogme". Et pourtant, il faudra bien comprendre que "ma joie ne sera permanente que si elle devient la joie de tous... Je ne traverserai pas les champs de bataille une rose à la main" (Jean Giono, cité dans "Catholicisme").

Une cause plus grave de l'apathie vient de la manière par trop abstraite dont la religion est enseignée. "L'apathie, écrit la même religieuse, vient de l'absence d'une foi vigoureuse et enthousiaste. Et la responsabilité n'en incombe pas aux étudiants, mais bien au système scolaire des 50 dernières années. L'enseignement du catéchisme n'a consisté que dans la mémorisation d'une série de questions et de réponses abstraites, sans essayer de toucher la personnalité de l'enfant". Selon un de nos aumôniers d'étudiants, la première cause de l'apathie est une "spiritualité qui dès l'enfance donne plus de place aux dévotions qu'à la dévotion, une foi toute notionnelle, détournée de la vie concrète".

A cela s'ajoute l'influence du confort bourgeois de bien des foyers catholiques, de l'atmosphère de quiétude de nos internats que n'atteignent pas les grands vents qui balaient le monde, l'impression même de sécurité de ceux qui possèdent la vraie foi, et qui détournent le chrétien des difficultés et des aspirations d'un monde qui peine.

III. Comment dès lors remédier à cet état de choses? Le problème est bien trop vaste pour qu'on y trouve une solution générale. Nous nous contenterons de suggérer ici ce qui peut être fait dans nos fédérations.

Il me semble qu'il nous faut envisager une formation doctrinale et liturgique plus sérieuse, et à l'intérieur même du mouvement, une meilleure répartition des responsabilités. La plupart de nos membres n'ont qu'à assister passivement à des conférences et à des débats. Les communistes, eux, n'hésitent pas à confier à leurs membres les plus ordinaires différentes tâches, ne serait-ce que celle de distribuer des tracts ou de prendre part à une manifestation quelconque. Pourquoi ne les imiterions-nous pas?

Ne serions-nous pas trop "intellectuels" dans notre manière d'aborder les problèmes universitaires? Nous avons tendance à oublier la réalité prosaïque sur laquelle doit se baser pourtant notre apostolat s'il veut être efficace.

Nous en arrivons ainsi à un point capital, celui de l'intégration. Le grand danger, en particulier pour les étudiants vivant dans des milieux non-chrétiens, consiste à se former une mentalité de ghetto, à s'isoler des autres étudiants et à s'enfermer dans un îlot religieux et culturel. Il nous faut à tout prix sortir de notre isolement et collaborer aux activités nationales et internationales, et dans ce domaine, les mouvements d'étudiants et les organisations de jeunesse telles que "Way" peuvent être d'une grande utilité.

Il nous faut enfin, en ce qui concerne les activités de la masse de nos membres, insister sur la nécessité de participer aux programmes de développement national. Ce problème est évidemment primordial pour nous, Asiatiques. Il serait en effet désastreux que nos étudiants catholiques se tiennent en dehors de l'effort immense de nos pays pour donner à des millions d'hommes des conditions de vie décentes; il serait tragique de détacher nos étudiants de leurs milieux souvent pauvres — en tout cas en ce qui concerne les catholiques — pour les habituer à une vie confortable qui leur ferait oublier leurs humbles origines et le drame qui se joue dans les villages mêmes qui les ont vus naître. Ce serait le détournement de la tâche qui les attend et renouveler du même coup l'hérésie du XIXe siècle qui, en Europe, a détaché les masses de l'Eglise. "C'est très bien d'apprendre tranquillement dans son collège ce qui s'est passé autrefois, mais je ne crois pas qu'il soit permis pour autant d'ignorer ce qui se passe aujourd'hui, ce qui se passe dans les taudis à quelques mètres seulement de son collège. La conscience des souffrances et des malheurs de

l'humanité doit aider les étudiants à orienter leurs études vers la tâche et les responsabilités qui seront les leurs sur cette "terre des hommes". (René Delecluse, Souvenirs du Congrès de Bangalore, p. 69. 1956)

L'apathie, bien sûr, ne disparaîtra pas complètement de nos fédérations: il serait vain de se faire des illusions à ce sujet. Mais le problème concerne tout d'abord nos chefs et nos militants. Ce que nous écrivions au sujet de la communauté chrétienne en général vaut aussi pour nos fédérations: "C'est par son intelligentsia qu'une communauté se débarrasse des préjugés étroits qui l'étouffent et qu'elle s'ouvre aux problèmes mondiaux. C'est par son intelligentsia qu'un groupe social atteint à l'idéal qui lui permet de remplir sa mission dans la communauté nationale et internationale. Si l'idéal chrétien doit triompher de la révolution matérialiste actuelle, ce sera par son intelligentsia. L'on peut même dire que si l'Eglise a perdu une partie essentielle de son influence, c'est parce qu'elle a manqué d'intellectuels lucides".

Il s'agit donc de former d'abord un petit nombre, qui augmentera pour soulever finalement toute la masse, comme le levain dans la pâte. Nous rendrions un service inestimable à l'Eglise si chaque année nous pouvions former dans chacun de nos pays une vingtaine de jeunes hommes et femmes pourvus de connaissances doctrinales solides, d'une spiritualité vivante, conscients des problèmes de leur temps et de leur pays et donnés totalement à leur mission. C'est d'eux finalement que dépend la vie du mouvement, c'est par eux que s'assurera la relève.

De là la nécessité de multiplier les camps de formation de chefs, retraites, sessions de formation de militants, semaines d'études, séminaires — pour développer cette élite. Il faut que ces équipes de militants bien préparés à leur tâche se multiplient pour former un vaste réseau englobant et vivifiant tout le mouvement....

Et pour terminer, rappelons ces paroles de Gandhi qui s'appliquent si justement aux "intellectuels chrétiens lucides" dont Pax Romana a besoin: "Je puis affirmer que tant qu'il y aura ne serait-ce qu'une poignée d'hommes fidèles à leur mission, il n'y aura qu'une seule issue possible à notre combat: la victoire".

Nous serions heureux d'avoir la collaboration de nos lecteurs pour trouver des personnes susceptibles de faire de la reclame à travers notre journal.





Le tourbillon du progrès

Au XXe siècle, qui est celui de l'énergie nucléaire, de l'automatique et des fusées interplanétaires, la technique est devenue un facteur prédominant et elle a souvent éclipsé les valeurs spirituelles. Il a fallu deux guerres mondiales catastrophiques et l'immense menace de destruction que les armes nouvelles font peser sur l'humanité pour nous faire prendre conscience de l'effacement progressif des valeurs et des dangers que cet effacement comporte. La technique a aujourd'hui une telle part dans l'existence qu'il nous arrive de ne plus distinguer la création spontanée de la création artificielle... Plus encore: nous risquons d'atteindre la limite des capacités moyennes d'absorption et d'assimilation de l'esprit humain.

Mais cela ne saurait nous faire oublier la situation misérable dans laquelle se trouve encore le tiers environ de la population du globe, faute d'utiliser les techniques les plus indispensables. De ces millions d'êtres, beaucoup ignorent même qu'ils pourraient, en tirant profit du progrès, transformer leurs conditions de vie sans renoncer pour autant aux valeurs spirituelles et aux traditions culturelles qui constituent leurs plus précieuses richesses.

A chaque grande époque de l'histoire culturelle de l'humanité correspond un niveau technique relativement élevé. Sans cette conjugaison, nous n'aurions pas reçu en héritage les pyramides, les temples millénaires de l'Orient, les cathédrales qui recouvrent l'Europe.

On ne saurait donc mettre en doute l'opportunité de la technique et, jusqu'à un certain point, de l'évolution qu'elle entraîne. Certes il est souvent difficile de concilier l'industrialisation, la modernisation des institutions sociales et le développement économique avec le développement culturel et la sauvegarde des valeurs dont l'homme est le dépositaire. Mais, à vouloir échapper à la technique en la fuyant, on ne fait que retarder les événements et les difficultés, tout en se privant des nombreux avan-

tages que peut procurer son utilisation. Voici quelques mois à peine, j'entendais le président d'un Etat où les chemins de l'homme se sont croisés plus d'une fois déclarer que la grande abondance des ressources naturelles contenues dans les plaines, les forêts, les montagnes et les mers de son pays ne pouvait empêcher de songer avec compassion aux besoins non moins immenses de la population. "Il nous faut, disait-il, étendre constamment l'enseignement élémentaire et supérieur, il faut que des experts nous conseillent dans bien des domaines de l'activité humaine que nous devons étendre et développer. Il nous faut notamment faire de grands progrès sur le plan scientifique". Et, ajoutait-il, tout cela nous est nécessaire parce qu'il nous faut plus d'aliments, de vêtements, d'habitations et de moyens pour sauvegarder la santé de notre population dont l'accroissement est incessant, parce que nous devons assurer une existence meilleure à des millions d'êtres sous-alimentés.

La population de l'Europe, qui atteignait au XVIIIe siècle quelque 180 millions d'habitants, s'est élevée depuis lors à 800 millions environ, sans compter les émigrés. Si tous ces êtres peuvent avoir aujourd'hui une existence digne sur des territoires où leurs ancêtres vivaient autrefois moins nombreux et dans des conditions généralement bien pires, ils le doivent assurément au progrès technique.

Une organisation sociale intégralement automatisée et dont le fonctionnement ne dépendrait plus de l'homme: tel est le rêve sorti de l'imagination fébrile de certains auteurs. Leur fantaisie ne connaît plus de bornes, ils songent à des absurdités techniques, philosophiques et morales sans se demander qui réparerait et contrôlerait de tels mécanismes. D'autre part, ceux qui méprisent l'automatisme ou s'opposent à son introduction oublient peut-être que c'est là l'une des dernières étapes de la bataille que l'homme livre depuis quelque deux cents ans pour se libérer de la machine et pour réserver de plus en

plus son temps à la pensée créatrice, ainsi qu'à l'observation des commandements divins du repos et de la prière. C'est parce qu'on dramatisait à plaisir l'automatisation, symbole de la seconde révolution industrielle, qu'il devient difficile de porter sur elle un jugement objectif, faute d'en connaître les possibilités réelles et les limites manifestes.

Notre civilisation doit le développement accéléré qui la caractérise à la prédominance de la technique. De ce fait, celle-ci exerce une immense influence sur la conscience de l'individu et sur la structure de la pensée. La technique, telle qu'elle est actuellement, avec la cadence de ses machines, n'exclut pas le danger de voir un jour l'homme et sa vie intérieure subjugués par l'accélération constante du rythme de la production en série et en chaîne qui serait imprimé à sa vie même, dévorant le temps et vidant chaque moment de sa transcendance. L'homme semble courir le risque de n'avoir plus un instant à consacrer à l'éternité, et, entraîné par le tourbillon des événements et des progrès, d'avancer sans trêve, remettant à l'infini le souci de sa fin dernière, au lieu de sauvegarder, en se réservant les grands moments de sa vie, la faculté de méditer, de considérer le vrai et le beau, de contempler son Dieu et d'entrevoir l'éternité. L'histoire de l'homme est tout entière celle de sa lutte contre le danger, mais le péril augmente actuellement en progression géométrique, car les événements lui ôtent le répit dont il aurait besoin. Les nouveaux problèmes qui se posent à l'homme doivent être résolus à une cadence différente. Il est donc indispensable que l'homme apprenne sans tarder à se situer sur le plan où se rencontrent le monde transcendant et le monde terrestre, prenant activement part à la technique de son époque sans pour autant perdre de vue sa fin dernière.

L'UNESCO représente un effort systématique, exercé par l'homme civilisé en quête de la paix pour remplacer l'ignorance par la lumière, la misère et le besoin par le bien-être. C'est donc avec une confiance renouvelée que j'envisage le résultat de cette bataille de synthèse actuellement livrée par l'homme, et l'état de soumission totale auquel il réduira les fruits de la technique, dont il se sera rendu maître.

VITTORINO VERONESE

* La texte d'un éditorial du Directeur-Général de l'UNESCO dans une des récentes 'Chroniques' de l'UNESCO. Le Directeur-Général, M. Vittorino Veronese, était Vice-Président de Pax Romana-ICMICA pendant huit ans.



L'Année Mondiale du Réfugié

Tant que les nations ne voudront pas comprendre qu'elles sont organisées dans leur intérêt mutuel, et non pas pour des buts égoïstes, le monde restera la proie de la suspicion et de la peur (R.P. Thomas Oorbisley, S.J., pour la journée des Nations Unies).

Pour résoudre le problème des réfugiés dans le monde, l'activité des Gouvernements seule est loin d'être suffisante. Il faut que le monde entier éprouve vis-à-vis des réfugiés sympathie et compréhension et qu'il vienne en aide par tous les moyens à ceux qui ont été déracinés contre leur volonté. Ils sont fort nombreux et répartis sur tous les continents: l'effort à faire est donc universel. Aussi est-ce avec un grand espoir que réfugiés et non réfugiés ont accueilli la résolution votée le 5 décembre 1958 par l'Assemblée générale des Nations Unies instituant une Année mondiale du réfugié. Les buts de cette dernière étaient multiples: galvaniser

l'intérêt mondial sur le problème des réfugiés, encourager Gouvernements, organisations bénévoles et publiques à verser des contributions financières accrues, favoriser la recherche de nouvelles solutions permanentes axées sur le rapatriement volontaire, l'intégration dans le pays de résidence, la réinstallation outre-mer. Nombreux sont les réfugiés qui changent de milieu, qui s'en vont outre-mer confiants ou méfiants et leur accueil doit être de mieux en mieux préparé car le réfugié se sent toujours à l'étranger, souvent dépaycé et inquiet, parfois dans le désarroi, suite aux nombreuses épreuves morales et matérielles auxquelles il a eu à faire face.

On mesure la tâche d'une Année mondiale du réfugié. Il ne s'agit pas d'un coup de baguette magique: la fin de la tragédie du réfugié est lointaine encore. De très nombreuses organisations s'occupent de réfugiés à l'occasion de l'Année mondiale — on ne pourrait songer à les citer toutes. D'autres s'en occupent toujours et ont à cette occasion gonflé leur objectif. Le Haut Commissariat pour les réfugiés, placé sous la dynamique impulsion du Dr A. R. Lindt, Haut Commissaire, réussira à faire évacuer des camps en Europe tous les réfugiés placés sous son mandat. Sous l'égide du Haut Commissaire bien d'autres vastes programmes seront réali-

Ce n'est pas de la haute couture mais ce sont des vêtements neufs.... (réfugiés de Palestine).



Fundação Cuidar o Futuro



Une des nombreuses méthodes inventées pour récolter de l'argent en faveur des réfugiés: la poupée la plus grande du monde, à la place de la Concorde à Paris. Chaque fois qu'un kilo de pièces de monnaie s'ajoutait aux tronc, la poupée en plastique gonflait un peu plus; elle atteignit ainsi la hauteur d'une maison de quatre étages.

Deux tiers des réfugiés algériens sont des femmes et des enfants.

sés encore. Nous y reviendrons. Le Haut Commissaire a également usé de ses bons offices pour transmettre des fonds à des réfugiés du monde entier et pour redoubler ses efforts de secours: on songe ici beaucoup aux réfugiés d'Algérie, et des projets qui leur étaient destinés ont été mis en oeuvre avec la collaboration de la Ligue internationale des Sociétés de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge. L'Office de Secours et de Travaux des Nations Unies pour les réfugiés de Palestine (UNRWA) allait recevoir une nouvelle impulsion dans sa tâche de fournir un abri, des services de santé, des écoles et de trouver des solutions permanentes pour les réfugiés arabes de Palestine. Le Comité Intergouvernemental pour les Migrations européennes (CIME) gonflant son objectif allait assurer le transport d'une plus grande proportion de réfugiés vers les pays lointains. Un secrétariat spécial pour l'Année mondiale du réfugié fut créé aux Nations Unies, avec siège à Genève, ayant à sa tête un représentant spécial du Secrétaire général des Nations Unies pour l'Année mondiale du réfugié. Enfin, un nombre impressionnant d'organisations allait être créé ou développé dans près de cent pays et territoires. Il s'agit ici surtout des Comités nationaux pour l'Année mondiale du réfugié et des nombreuses agences bénévoles qui allaient se grouper au sein du Comité international des Organisations non-gouvernementales pour l'Année mondiale du réfugié, à Genève, pour coordination, discussion et consultation concernant les besoins des réfugiés.

Les efforts de toutes ces organisations, nous le savons, étaient grandement nécessaires. Une avalanche de chiffres ne servirait à rien, mais quelques-uns apparaissent nécessaires et suffisants pour situer l'ampleur du problème.

On estime à quarante millions le nombre de personnes qui ont dû abandonner leur foyer depuis la deuxième guerre mondiale. Plus de dix millions sont entrés en Inde, plus de dix millions au Pakistan et plus de dix millions en Allemagne, ainsi que plusieurs millions en Corée. Plus d'un million de réfugiés chinois cherchent à Hong-Kong abri, nourriture et travail. Un million encore de réfugiés arabes de Palestine dont près de la moitié sont âgés de moins de 15 ans. Au Vietnam, un million de réfugiés encore. Plus de deux cent mille au Maroc et en Tunisie dont les trois quarts sont des femmes et des enfants. Citons enfin en Europe, à titre d'exemple, un million de réfugiés sous le mandat du Haut Commissaire dont deux cent mille venus de Hongrie, et cent dix-huit mille en Autriche comprenant en partie des réfugiés hongrois. Non seulement les réfugiés sont répartis dans un nombre impressionnant de pays, mais on estime encore que huit mille réfugiés n'ont trouvé asile dans aucun pays, ne peuvent débarquer dans aucun

port, et passent leur vie sur la mer. Le problème est, on le voit, fort vaste, puisque tous ces chiffres sont loin de constituer une énumération exhaustive.

Aussi le nombre d'appels de toutes parts à l'occasion de l'Année mondiale a-t-il été impressionnant. Le Haut Commissaire a fait des appels en faveur des réfugiés en général, mettant l'accent sur les handicapés, qui sont quarante-deux mille en Europe. Le but était d'obtenir des fonds pour aider à la réalisation des solutions permanentes, et aussi d'obtenir des Gouvernements qu'ils libéralisent leur politique d'immigration. Et ici, l'Année mondiale du réfugié a beaucoup affaibli l'idée du réfugié handicapé "non émigrable". Citons encore les nombreux appels des Nations Unies qui ont sillonné le monde en tous sens pour faire entendre la voix des réfugiés. Sa Sainteté le Pape Jean XXIII a mentionné expressément l'Année mondiale du réfugié dans son encyclique "Ad Petri Cathedra" qui revêt une importance toute particulière, car c'est la première que Sa Sainteté ait adressée aux catholiques du monde entier. Parallèlement à ces appels tous les moyens ont été employés: cinéma, télévision, radio, expositions, photographies, affiches, bulletins, tracts.

Suite à cette situation à nouveau mise en relief, suite à ces appels, un foisonnement d'idées vit le jour. Faut-il encore citer parmi elles, le trop connu Plan philantropique des Nations Unies auquel ont participé plus de soixante-dix pays qui ont émis des timbres pour l'Année mondiale du réfugié ou qui ont surchargé des timbres à cette occasion? Ils en ont souvent fait don de fortes quantités aux Nations Unies en vue de leur vente en faveur des réfugiés pour recueillir des fonds et attirer l'attention du public par la circulation de ces timbres dans le monde entier. Il faudrait encore citer certaines de celles qui ont produit une foule de dons modestes, dont le total a fini par être impressionnant: de nombreuses collectes eurent lieu. Des timbres-poste ordinaires furent triés par des réfugiés dans des camps et vendus, des artistes peintres firent don d'oeuvres, des manifestations sportives de toutes sortes eurent lieu dont le profit fut affecté au travail en faveur des réfugiés, des personnes ont renoncé à leur paquet de cigarettes quotidien ou à certains repas de la semaine dans le même but, des concerts furent joués, le Philharmonia Ungaria donna par exemple un concert de gala pour marquer l'Année mondiale du réfugié à Washington, le 7 octobre. Nombreuses furent les idées canalisées par les Comités nationaux pour l'Année mondiale du réfugié, comités qui avaient des ramifications dans tous les coins des pays les plus immenses tel le Canada. Royaume-Uni, Norvège, Suisse, sont trois pays où l'activité des Comités

Fundação Cultural Futuro



étant couverts par le Gouvernement et les autorités locales. La Suède a accueilli également des réfugiés tuberculeux dont beaucoup ont été guéris, se sont installés et ont entrepris des travaux fort utiles. En Norvège, 95% des réfugiés handicapés qui ont été accueillis sont aujourd'hui en état de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins.

Pour les réfugiés âgés ou inguérissables, certains pays européens dont la Belgique, le Danemark, la France, la Norvège, la Suède et la Suisse en ont admis plusieurs centaines pour les placer dans des institutions. A l'égard des réfugiés handicapés, âgés ou inguérissables, l'Année mondiale du réfugié a marqué un pas décisif affaiblissant considérablement le concept de réfugié "non émigrable".

Les objectifs de l'Année mondiale ont été vastes. Les organisations qui ont travaillé à mener à bien cette tâche d'urgence ont été nombreuses et ont pu s'appuyer sur un concours exceptionnel de volontés individuelles. La tâche n'est pas achevée. L'Année mondiale du réfugié a permis d'entreprendre une quantité de projets mais les solutions définitives apportées aux réfugiés bénéficiaires n'interviendront peut-être pour certains que dans un an ou deux. De plus, l'effort doit être poursuivi car, si l'Année mondiale a donné une impulsion absolument unique, nous sommes encore loin de la solution complète du problème du réfugié en général. Les espoirs que l'Année mondiale du réfugié a fait naître ne peuvent plus être déçus.

GEORGE KOULISCHER,
U.N.H.C.R., Genève

La seule ressource de cette mère est de fouiller dans les poubelles

Fundação Cuidar o Futuro

CAR CELUI QUI N'AIMÉ PAS SON FRÈRE QU'IL VOIT,
EST INCAPABLE D'AIMER DIEU QU'IL NE VOIT PAS.

Dieu habite parmi les plus humbles des hommes. Il est sur le tas de poussière, au milieu des forçats en prison. Il se tient à la porte avec la foule des mendiants partout où se distribuent des aumônes. Il est parmi les malades. Il fait la queue avec les chômeurs devant les bureaux de placement.

Il faut donc que celui qui voudrait rencontrer Dieu visite les cachots et l'hôpital avant d'aller à l'église, qu'il vienne en aide au mendiant debout devant sa porte avant de lire sa Bible.

S'il ne visite la prison qu'après être allé au temple, n'a-t-il pas retardé d'autant sa rencontre avec Dieu ? S'il va d'abord à l'église et seulement ensuite à l'hôpital, n'ajourne-t-il pas d'autant sa contemplation de Dieu ? S'il néglige de secourir le mendiant à sa porte pour s'accorder la joie de lire la Bible, il court le danger de voir Dieu, qui demeure parmi les petits, s'en aller ailleurs. En vérité, celui qui oublie les chômeurs oublie Dieu.

TOYOHICO KAGAWA
(Méditations)

Le *Filioque*: Notes historiques

par le R.P. A. Stephenson S.J.



Depuis des siècles l'Eglise orthodoxe accuse l'Eglise catholique d'hérésie dans sa croyance en la procession du Saint-Esprit du Père "et du Fils", et cela à la suite de l'insertion injustifiée (et décidée unilatéralement) du *Filioque* dans le Credo. Selon elle, nous avons par là encouru l'anathème prononcé par le Concile d'Ephèse en 431 contre quiconque oserait faire une addition à la foi nicéenne. De fait, et conformément à une terminologie populaire employée encore de nos jours, par "foi nicéenne" le Concile d'Ephèse entendait le symbole de Nicée (de l'an 325), tel qu'il fut élargi probablement par le premier Concile oecuménique de Constantinople en 381. (1) Dans l'authentique symbole de foi de Nicée, l'article sur le Saint-Esprit comporte simplement: "Et au Saint-Esprit". De même l'ancien symbole de Jérusalem dit simplement: "Nous croyons en un Esprit-Saint". Le Concile de Constantinople élargit ce bref article dans la forme qui est encore récitée et chantée à la messe aussi bien en Orient qu'en Occident (ici avec l'ajout de la phrase du *Filioque*). Les Pères d'Ephèse parlent de ce symbole de Constantinople comme de la "foi nicéenne" parce qu'ils le considéraient comme un développement du symbole de Nicée et comme une profession plus explicite de sa doctrine trinitaire.

En adoptant, ratifiant et réaffirmant ce symbole, le Concile d'Ephèse promulgua un décret interdisant à quiconque de "proposer, d'écrire ou de composer une formule de foi différente de celle qui a été fixée par les Pères réunis à Nicée". Ce décret peut s'interpréter de diverses manières. Un théologien occidental admettra difficilement le point de vue oriental selon lequel l'Occident a enfreint l'arrêt en ajoutant le *Filioque* au symbole. En effet, si le Concile avait voulu faire de son décret une interdiction absolue de toute addition au symbole, il est bien clair que, strictement parlant, il aurait agi *ultra vires*. Alors qu'une formule incompatible avec le symbole existant serait illégitime, la question de savoir quelles vérités de foi devraient être renfermées dans le symbole est purement disciplinaire, et ni un pape ni un concile ne pourraient s'arroger l'autorité de dépouiller leurs successeurs du droit même qu'ils exercent. L'introduction d'une doctrine sur les sacrements serait certes inopportune, étant donné le caractère trinitaire du symbole, mais elle n'en serait pas pour autant illégitime. Cependant, l'objection réelle de l'Eglise orthodoxe — objections dogmatiques

mises à part — est que ce changement du Credo soit intervenu sans que l'Occident l'ait consultée.

Il faut admettre toutefois que la manière dont le *Filioque* a été inséré dans le symbole a été plutôt maladroite, d'ailleurs sans que les papes eux-mêmes en portent la responsabilité, comme nous allons le voir. S'il ne fut ajouté au symbole que beaucoup plus tard, le *Filioque* (ou expressions équivalentes) apparut d'abord dans des professions de foi privées espagnoles de caractère anti-arien ou anti-priscillianiste, à la fin du IV^e siècle. C'est ainsi qu'on le trouve dans la Foi de Damase, document qui semble être l'oeuvre d'un synode de Saragosse en 380 auquel saint Damase se serait borné à donner son approbation. Plus tard, l'un des conciles provinciaux réunis à Tolède, au Ve, VI^e ou VII^e siècle, introduisit à son tour le *Filioque* dans le symbole de Nicée-Constantinople. Mais le Père A. Palmieri, dans son article si érudit du *Dictionnaire de théologie catholique* sur le *Filioque*, considère ces théories comme douteuses. (2) Il est vrai que les actes du troisième Concile de Tolède (589) incluent le *Filioque* dans le Credo et même le considèrent (quelle triste ironie, lorsqu'on connaît l'histoire postérieure !) comme "la version du Credo promulguée par les Eglises orientales au Concile de Constantinople" de 381. Mais les théologiens orientaux ont de la peine à admettre que les anciens conciles de Tolède aient sanctionné cette addition et ils affirment que ces paroles, dans la version de Tolède de 589, constituent une interpolation. Bellarmin aussi (*De Christo*, II,21) estimait que la version du Credo approuvée par Tolède III ne contenait pas le *Filioque*; le texte des actes qu'il avait sous les yeux montrant ces paroles absentes du troisième concile, mais incluses en revanche dans le symbole du VIII^e Concile, de l'année 653. Et des doutes subsistent même quant à l'authenticité de ces paroles dans le VIII^e Concile.

Pour ce qui est de l'Eglise romaine, on voit clairement que les Papes n'ont adopté le *Filioque* que très tardivement. La politique pontificale était de freiner prudemment le mouvement vers l'incorporation au Credo d'une formule qui pouvait blesser les chrétiens orientaux. Cela ne veut pas dire que les papes ne croyaient pas à cette doctrine. Mais le fait est qu'ils montraient un sage conservatisme. C'est ainsi que nulle mention du *Filioque* ne figure dans la profession de foi

envoyée par le pape Pélage I (555—561) à Childebert, roi des Francs, ni dans celle que le pape Agathon remit à l'empereur Constantin Pogonat en 680. La question du *Filioque* a été étudiée, en présence de Pépin le Bref, père de Charlemagne, dans un concile tenu à Gentilly en 767, mais les actes de ce concile sont perdus, de sorte qu'il demeure pour le moins douteux que le concile ait conclu à l'insertion de ce mot dans le Crédo. Ce qui est certain en revanche (malgré que les Grecs refusent d'y croire) est que le *Filioque* a été délibérément incorporé au Crédo lors d'un concile tenu à Frioul en 796. Ce concile a eu connaissance de l'interdiction prononcée par le Concile d'Ephèse; il a pourtant estimé que l'addition ne constituait pas une contradiction, mais une simple "explication" du Crédo traditionnel de l'Eglise. Les livres „Carolins”, composés sous l'ordre de Charlemagne, montrent sans aucun doute qu'en 794 le *Filioque* était reconnu comme une question de foi dans l'empire des Francs.

Pourtant, les papes continuaient à refuser d'accepter l'introduction du *Filioque*, même lorsqu'il était devenu habituel de le chanter dans la plus grande partie du territoire occidental. Une bonne illustration nous en est donnée par le fameux incident de Léon III avec les moines Félix et Egibald. Ces deux religieux appartenaient à une communauté franque, de rite latin, établie au Mont des Oliviers à Jérusalem. Ils sont venus faire une longue visite à la cour de Charlemagne, qui par la grâce du calife Haroun-al-Rachid, était leur protecteur. Or, Charlemagne se piquait de théologie et, de plus, était un partisan décidé du *Filioque* qu'il avait imposé dans le Crédo chanté dans sa cour d'Aix-la-Chapelle dès 794. De sorte que lorsque les deux moines revinrent à Jérusalem, toute leur communauté adopta le *Filioque*, soulevant ainsi une tempête de protestations des moines grecs de Saint-Sabas. Les moines francs s'adressèrent alors au Pontife de Rome, en lui demandant ce que les Pères grecs et latins enseignaient au sujet de la procession du Saint-Esprit. En réponse, le pape leur envoya sa profession de foi personnelle, qui confessait la procession de l'Esprit du Père et du Fils, mais il refusa d'insérer les mots incriminés dans le symbole eucharistique. Léon III, néanmoins, envoya à Charlemagne la lettre des moines et attira son attention sur la nécessité d'étudier soigneusement la doctrine des Pères sur ce sujet. Charlemagne chargea Théodulphe, évêque d'Orléans, de composer un florilège de textes patristiques favorables à la doctrine et il convoqua un concile à Aix-la-Chapelle. Le concile se prononça naturellement en faveur du *Filioque* et l'empereur en envoya les actes à Rome. Le pape approuva le travail accompli et il exprima le désir de voir le *Filioque* incorporé aux professions de foi de caractère privé; il souhaitait que cette doctrine se répandît de plus en

plus parmi les fidèles; mais il refusa encore une fois d'inclure la formule dans le Crédo liturgique de l'Eglise de Rome. Il rappelait à cette occasion que les grands conciles oecuméniques n'étaient pas d'avis de mentionner la double procession dans le Crédo et qu'ils avaient même interdit formellement que "n'importe qui introduise un nouveau Crédo, sous quelque prétexte que ce soit, y compris le zèle pour le salut des âmes".

Léon III en vint même à déplorer que dans la chapelle impériale et dans les autres églises de l'empire on chantât le Crédo avec inclusion du *Filioque*. Et comme les envoyés de Charlemagne alléguaient que les fidèles seraient scandalisés si ces mots étaient supprimés, le pape répliqua: — "Si l'on avait demandé mon avis en temps voulu, je vous aurais dit "ne le mettez pas!" Maintenant, il vaudrait encore mieux cesser de le chanter à la chapelle impériale; l'exemple de ce qui se fait à Rome suffit pour justifier ce changement; entraînées par l'exemple, les églises de France suivraient le mouvement et ainsi un ajouté illégal disparaîtrait petit à petit, sans scandale pour la foi". Le pape n'aimait guère le tempérament dogmatique qui régnait à la cour des Francs et, de plus, il prévoyait les sérieuses complications qui allaient surgir de la modification d'un Crédo unique, commun aux deux empires, d'Orient et d'Occident.

Charlemagne et son clergé s'obstinèrent, contre le sage avis du pape, et le chant du *Filioque* se poursuivit dans le Saint Empire romain-germanique. Peu à peu l'innovation s'implanta à Rome même. Soit Nicolas I (le pape qui excommunia Photius), soit Christophe I (903—904), soit Serge III (904—911) ont dû l'approuver. Ce qui est certain est que le pape Benoît VIII (1012—1024) sanctionna définitivement le chant du Crédo avec le *Filioque* dans la deuxième moitié de son pontificat, à la demande de l'empereur Henri II.

Du point de vue historique, l'Occident doit avouer que cette fameuse "addition au Crédo" fut accomplie assez maladroitement et, en tout cas, sans la formalité et la solennité propres à un acte si important. Mais du point de vue théologique, nous devons rappeler à l'Orient que, dans la question de substance dogmatique, les théologiens grecs eux-mêmes, dans deux conciles oecuméniques, avaient admis que nous avons raison.

(1) En fait, il est probable que la base du symbole de Constantinienne ne soit pas le symbole de Nicée, mais soit le Crédo de Jérusalem, soit un autre Crédo baptismal en usage quelque part dans le patriarcat d'Antioche.

(2) Dans les lignes qui suivent, je suis largement débiteur aux enseignements de cet article.

AUX "APATHIQUES":

Voulez-vous continuer à recevoir le journal de Pax Romana en 1961? Si c'est le cas, pourquoi, n'avez-vous pas encore payé votre abonnement pour 1960? Lisez l'article du Père Ceyrac à la page 11 et vous comprendrez...

CUBA

une

LEÇON

par Manuel Rib Callemayor



Il est très difficile de donner une vue d'ensemble de la réalité cubaine, dans toute sa complexité. Mais en revanche beaucoup d'aspects particuliers et même caractéristiques de la situation actuelle de ce pays sont précieux pour éclairer le chemin que tant d'autres nations — et non seulement latino-américaines — ont à parcourir dans un avenir immédiat. Les événements de Cuba fournissent matière à une sérieuse réflexion: sur les intentions véritables de ceux qui essaient de les justifier; sur les agissements des secteurs qui veulent effacer les valeurs chrétiennes, essentiellement humaines, pour les remplacer par d'autres valeurs, nées de la haine et d'une conception athée de l'homme; et, enfin, sur le danger de voir des événements analogues se reproduire dans beaucoup d'autres pays, où règnent encore de graves injustices sociales. Cette même réflexion nous fera comprendre d'autre part que si l'idée d'indépendance triomphe dans le monde, nous avançons aussi très rapidement vers une totale interdépendance. Aujourd'hui, une décision prise dans un pays déterminé, peut être fondamentale pour la vie de tous les autres. Et c'est exactement ce qui arrive avec les problèmes de Cuba.

L'identification du gouvernement cubain avec l'idéologie communiste est désormais un fait, reconnu par son propre Chef lorsqu'il a déclaré: "Celui qui attaque le communisme, attaque la Révolution". Cela mène à l'abolition de toutes les libertés incompatibles avec cette idéologie. M. Juan Marinello, président du parti communiste cubain, le seul qui puisse agir librement, l'a déclaré

en toutes lettres: "Lever l'étendard de l'autonomie (politique des partis), est lever l'étendard de la contre-révolution". Comme tous les autres gouvernements communistes, le gouvernement cubain a réduit au silence la presse, la radio, la télévision et même le cinéma, tous contrôlés par le pouvoir; on a exproprié les banques, les exploitations sucrières, les industries, et en général toute propriété privée. Et il parle ici des propriétés de citoyens cubains, non pas de celles des étrangers. L'année s'est largement écoulée, au cours de laquelle on avait promis que "le gouvernement provisoire convoquerait des élections pour repourvoir toutes les charges de l'Etat, des provinces et des communes". Les dix-huit mois qu'"en aucun cas le mandat du gouvernement provisoire ne pourrait dépasser" se sont également écoulés. Ces deux délais figuraient pourtant dans le pacte signé par les forces révolutionnaires avant la chute du dictateur. Et le pire est qu'aujourd'hui, si par un hasard impensable, on convoquait des élections, il y aurait très peu de probabilités qu'elles fussent vraiment démocratiques. Il existe à Cuba des milices qui contrôlent la vie privée des citoyens. Ces espions dénoncent leurs propres camarades et exigent des enfants qu'ils accusent leurs pères d'activités "contre-révolutionnaires" — l'arme toujours redoutable de ceux qui veulent implanter des régimes de force. On songe involontairement à la Gestapo et aux AVO de Hongrie, de triste mémoire. Il faut remarquer que le terme „Révolution", que l'on a donné au mouvement de tous contre l'injustice de quelques-uns, est employé aujourd'hui à

dessein par un petit nombre pour soumettre la volonté de tous, en se couvrant du drapeau de ce qui fut un noble idéal.

Dans le domaine de l'enseignement, on a suivi à Cuba les méthodes qui ailleurs ont fait leurs preuves. On commence par des mesures discriminatoires à l'égard de l'enseignement privé. Puis, on crée de toutes pièces des conflits entre les étudiants et les professeurs — comme ce fut le cas à La Havane dans l'école d'ingénieurs —, afin de pouvoir chasser quelques professeurs, taxés de "contre-révolutionnaires". On en vient ensuite à exiger la démission du Conseil de l'Université, avec le prétexte de procéder à la "réforme universitaire", — en réalité pour remplacer les membres du Conseil par des professeurs et des étudiants fidèles au régime. Le chef du parti communiste cubain déclare d'ailleurs expressément que la mission de l'université est "d'obéir aux orientations du gouvernement et de s'en tenir aux objectifs, aux tâches et aux lois révolutionnaires". Il est possible que certaines mentalités s'accoutument de ces conceptions. Mais pour un Latino-Américain affirmer que la mission de l'université est d'obéir aux ordres d'un gouvernement, équivaut à proférer un sacrilège. Les hommes au pouvoir à Cuba savaient bien que pour ne pas être dérangés ils devaient réduire au silence la F.E.U. (fédération des étudiants universitaires). Tout le monde connaissait le rôle que les étudiants organisés ont joué dans la chute du dictateur Machado en 1933 et dans celle de Batista, à fin 1958. Le nouveau gouvernement ne pouvait pas courir le même risque... C'est ainsi que, malgré

les statuts, le gouvernement influence l'élection du nouveau président de la F.E.U.; il fait pression sur le candidat de l'opposition pour qu'il se retire; ensuite, on foule aux pieds le droit de libre association des étudiants, en imposant comme condition préalable à l'entrée à l'université de signer une déclaration qui accepte d'avance les décisions de la nouvelle F.E.U.; une agression bien préparée expulse de l'université d'abord, puis du pays, les dirigeants étudiants, non-conformistes; une milice universitaire est enfin créée, dont les rangs sont remplis d'éléments non-étudiants, ce qui donne au pouvoir la possibilité d'éventer tous les mouvements d'opinions contraires au régime, de l'intérieur même de l'université et sans que les étudiants aient à affronter leur ennemi traditionnel, la force armée. Ainsi les "bottes" militaires se trouvent déjà au-dedans de l'université, puisque de 17 dirigeants de la F.E.U., six appartiennent à l'armée et huit sont des fonctionnaires du gouvernement. Les forces armées se sont infiltrées dans le corps même des étudiants.

Voilà des faits. Venons-en maintenant à la leçon qui s'en dégage pour nous tous — et pour les Latino-Américains en particulier. On voit clairement que les communistes suivent partout les directives fondamentales du parti: "joindre l'action légale à l'action illégale, l'action ouverte à la manœuvre clandestine" et aussi "la tactique et la morale communistes seront exclusivement dialectiques". Tandis que partout dans le continent américain les communistes risquent leurs vies pour défendre l'"autonomie universitaire", à Cuba ils sont ses principaux ennemis. Tandis qu'ailleurs ils fomentent toutes sortes de protestations, des grèves, des manifestations contre les gouvernements constitués, à Cuba ils imposent brutalement le silence à qui ose manifester son désaccord. Tandis qu'ils prônent le droit d'association et la liberté de réunion, d'expression, de pensée, à Cuba ils foulent aux pieds tous ces droits. Or, nous savons que cette autonomie, ces droits et ces libertés sont bons en eux-mêmes. Mais l'exemple de Cuba nous fait voir que les communistes ne les acceptent que comme des moyens de subversion, pour troubler l'ordre et propager la haine; lorsque la méfiance et la désunion ont amené le pays au bord du chaos, ils sont prêts à prendre le pouvoir et à abolir ensuite ces mêmes droits en vertu de leur "nouvelle conception de la démocratie", — qui exclut évidemment la vraie. Il nous faut donc rester vigilants

et dénoncer ceux qui, sous le couvert de la justice, ne cherchent qu'à saper l'ordre et la liberté. N'oublions pas qu'ils sont si habiles dans leur duplicité, qu'à Cuba même ils détenaient des charges importantes sous le régime déchu de Batista. Voilà le premier point qui appelle notre réflexion.

La situation que nous venons de décrire, devait fatalement amener un conflit avec l'Eglise, gardienne jalouse de la dignité de l'homme. Une campagne de diffamation contre l'Eglise fut bientôt lancée. La presse, la radio, la télévision, contrôlées par le gouvernement, essaient de créer la confusion dans le peuple, en montrant une prétendue opposition entre la doctrine du Christ et l'attitude actuelle de l'Eglise. On jette en prison des dirigeants catholiques, sous des prétextes divers. On fait tout pour éloigner les fidèles de leurs pasteurs. Ayant aboli la liberté d'expression et d'enseignement, le gouvernement a la voie libre pour inculquer au peuple des conceptions athées et pour défigurer la notion chrétienne de l'homme. N'oublions pas que le catholicisme et le communisme ont des conceptions incompatibles de l'homme et des valeurs humaines. Un conflit ne peut pas ne pas éclater. L'opposition du gouvernement cubain actuel à l'Eglise, aussi bien dans ses principes qu'en tant qu'institution visible, n'a pas son origine dans des raisons circonstanciées, mais dans l'opposition essentielle entre ceux qui amassent et ceux qui dispersent, division toujours actuelle après deux mille ans.

Passons maintenant à notre troisième point de réflexion: la responsabilité des catholiques sur le plan temporel. Il n'est pas question de confondre ici des notions parfaitement claires, relatives à la mission évangélique de l'Eglise. Ce dont je parle est de la responsabilité des catholiques dans le vie temporelle, responsabilité plus grave aujourd'hui que jamais. Comment pouvons-nous nous reposer, alors que nous voyons la pauvreté dans nos pays d'Amérique et alors que nous connaissons notre devoir de vêtir celui qui est nu et de nourrir celui qui a faim? Comment nous accommoder d'un pourcentage aussi haut d'analphabétisme, alors que nous connaissons le devoir d'enseigner à celui qui ne sait pas? Nous ne serons pas fidèles à notre mission tant que des injustices criantes subsisteront, tant que chacun n'aura pas le minimum indispensable pour mener une vie humaine, tant que les droits fondamentaux de l'homme seront refusés à beaucoup, tant que

quelques-uns abuseront de ces droits. Si le communisme utilise pour ses finalités propres comme moyens de subversion ces mêmes droits de l'homme que nous considérons justes et valables, c'est très souvent parce que nous sommes restés indifférents devant la clameur des peuples qui réclamaient la justice. C'est ce que l'on appelle un péché d'omission. Si à Cuba la révolution a eu du succès c'est parce qu'elle promettait d'en finir avec toutes les injustices et de rendre au peuple les droits que la dictature lui avait enlevés. Favorisons donc activement les processus de revendication dans les autres pays latino-américains, pour que la conquête des libertés démocratiques se fasse sous une inspiration chrétienne de la vie.

Sur le plan international, le problème se pose à peu près dans les mêmes termes. Comment un catholique peut-il rester indifférent alors qu'il sait qu'un homme sur deux souffre de la faim dans le monde et qu'un jour le Seigneur nous dira "J'ai eu faim et vous ne m'avez pas nourri"? Pour résoudre ces angoissants problèmes, le monde tend à devenir aujourd'hui une unité. Et le catholique doit coopérer à rendre possible cette unification du monde sur le plan temporel. L'unité se fera pour autant que les hommes sachent qu'ils sont des frères. Les chrétiens sont spécialement désignés pour créer cette fraternité effective, puisque depuis leur enfance ils ont appris à considérer tous les hommes sans distinction de race, de couleur ou de nationalité, comme des créatures faites à l'image de Dieu, rédimées par le même Sang du Christ et appelées à une destinée éternelle, ainsi que l'a rappelé souvent Sa Sainteté Pie XII. Toutefois, pour beaucoup de catholiques cet enseignement n'est pas encore assimilé vitalement — et quelques-uns regimberont... Pourtant le catholique doit prendre conscience de sa responsabilité internationale et savoir que, comme le dit le chanoine Jacques Leclerc, "tout ce qui prépare les hommes à vivre fraternellement les rapproche du Christ".

Mais cette fraternité mondiale se voit menacée par l'idéologie communiste. Et le cas de Cuba nous sert à nouveau d'exemple. De ce pays, on essaie maintenant de saper l'unité latino-américaine. On organise un peu partout des mouvements d'"aide à la révolution cubaine", en se servant de ce même terme équivoque. Cette "aide" consiste surtout à critiquer les divers gouvernements, afin de les affaiblir et de troubler l'ordre. Preuve en sont les centaines de kilos de propagande communiste saisis à bord

Les étudiants à Léopoldville

L'Editorial de notre dernier numéro annonçait — non sans fierté — que les étudiants feraient de leur mieux pour tenir à Léopoldville, au moment de Noël, le Second Séminaire Pan-Africain. Nous pouvons préciser maintenant que, grâce à Dieu, les préparatifs du Séminaire avancent d'une manière pleinement satisfaisante et que celui-ci aura lieu comme prévu à l'Université Lovanium, près Léopoldville, du 23 décembre 1960 au 8 janvier 1961.

Sous le thème général *L'étudiant africain et son peuple*, le Séminaire se propose comme but principal de promouvoir la formation civique et d'éveiller chez les universitaires la conscience des responsabilités sociales. Pour atteindre ce but les étudiants, sous la conduite de quelques bons connaisseurs des problèmes africains, étudieront les questions brûlantes de ce continent et les solutions possibles dérivées des principes chrétiens. Le Séminaire sera encore une occasion de réaffirmer ce grand principe des dirigeants universitaires catholiques: "Nous voulons être pleinement africains et pleinement chrétiens". C'est-à-dire des hommes qui se rendent compte de leur rôle primordial en Afrique en tant que membres de l'Eglise et en tant que représentants de l'élite africaine. Ainsi le Séminaire témoignera du fait qu'il n'y a point de divorce entre un christianisme dynamique et l'idéal d'indépendance des pays africains, lorsque la dignité de la personne humaine est respectée et que les chefs politiques défendent la justice sociale, la prospérité et la paix.

Un autre résultat du Séminaire sera sans doute de montrer que les étudiants catholiques bien organisés peuvent et même doivent collaborer avec les étudiants d'autres croyances pour travailler aux progrès de leur université et au développement de leur pays. Pour cela chaque étudiant catholique africain est appelé à démontrer par sa propre vie que le christianisme signifie vérité justice, amour; qu'un christianisme vécu est, de toutes les fois, la plus forte et la plus révolutionnaire. Ce qu'on attend des étudiants avant tout, c'est un service total en contrepartie de la chance qu'ils ont eu. Ils ont à devenir l'homme africain qui porte le fardeau. Fardeau de l'évolution africaine, fardeau des besoins, des désirs et des aspirations de l'Afrique.

Malgré les difficultés inhérentes à la situation politique si troublée du Congo, il est évidemment dans l'intérêt de l'Eglise comme dans celui du jeune Etat congolais qu'une réunion comme la nôtre puisse être tenue à l'Université Lovanium. Nous tenons en outre à montrer à l'Université Lovanium et à ses étudiants la sympathie agissante et la solidarité du mouvement intellectuel des étudiants catholiques.

Les dirigeants étudiants du Congo, d'Afrique du Sud, du Sénégal, du Mali, du Ghana, de Nigéria, de Sierra Leone, du Soudan, d'Éthiopie, du Libéria et d'Ouganda prennent part, nous l'espérons, au Séminaire.

des avions cubains qui étaient censés apporter du linge, des vivres et médicaments au peuple chilien victime du tremblement de terre, — ainsi que les instructions données aux participants au Congrès de la Jeunesse latino-américaine à La Havane. N'oublions pas que Castro a déclaré qu'il "fera des Andes une nouvelle Sierra Maestra". De la Sierra Maestra est parti un mouvement appuyé par la totalité des hommes de bonne volonté du Continent, parce que le peuple cubain avait grand besoin d'un renouveau. Il dépend de nous, les catholiques, que le grand mouvement qui doit partir des montagnes des Andes soit juste et s'adresse à améliorer le niveau de vie des peuples, parce qu'il tirera son inspiration des normes données sur une autre Montagne, il y a bien longtemps. C'est à nous d'apprendre aux hommes d'appeler "frère" celui qui ne devrait pas être appelé "camarade".

Cuba doit servir d'exemple aux pays latino-américains, en leur montrant combien ils sont menacés d'une chute

dans le communisme. Il doit servir également de leçon à ceux qui croient encore à l'"homme-Etat"; à ceux qui, après la tragédie hongroise, croient encore au "paradis soviétique, source de paix et de culture". En général, il doit montrer au monde qu'il est à un pas du carrefour et que la seule manière d'éviter le sentier de la haine est de s'engager sur le chemin de la Vérité, seul Chemin qui conduit à la Vie.

Les événements récents ont créé une unité complète parmi les catholiques cubains. Ils ont serré les rangs et, dans un esprit de foi et de sacrifice, ils s'apprentent à affronter l'avenir. Lorsque nous prierons pour le peuple de Cuba, pensant aux difficultés de sa situation présente et à venir, songeons aux paroles de Jésus: "Vous êtes bienheureux lorsque les hommes vous injurient et vous persécutent et dressent de faux témoignages contre vous, à cause de Moi. Réjouissez-vous lorsque ce jour arrive, car une riche récompense vous attend dans le Ciel".

ABONNEMENTS

Je désire m'abonner au Journal de Pax Romana

Edition française

Edition anglaise

J'envoie ci-joint le montant de mon abonnement

Je l'envoie

au compte de Pax Romana à

au Secrétariat Général de Pax Romana, Fribourg

(Ecrire en lettres capitales)

Nom

Rue

Ville

Pays



Souscription annuelle

Amis: Allemagne DM. 10.—; Autriche Sch. 60.—; Belgique & Luxembourg Fr. b. 100.—; Canada & USA \$ 2.50; Espagne Pts. 100.—; France NF 10.—; Grande-Bretagne £ 1.0.0.; Italie Lit. 1500.—; Pays-Bas fl. 5—10; Portugal Esc. 50.—; Suisse Fr. s. 10.—.

Abonnement simple: Allemagne DM. 5.—; Autriche Sch. 30.—; Belgique & Luxembourg Fr. b. 50.—; Canada & USA \$ 1.25; Espagne Pts. 50.—; France NF 4.—; Grande-Bretagne 6/—; Italie Lit. 600.—; Pays-Bas fl. 3.50; Portugal Esc. 20.—; Suisse S. fr. 5.—.

COMPTES DE PAX ROMANA

Allemagne: CCP 1759 à Cologne de la K.A.V. Autriche: C. No 10.079 Banque Schelhammer & Schattera, Goldschmidgasse 3, Vienne I. Belgique & Luxembourg: CCP 554 311 du Mouvement International des Intellectuels Catholiques, rue Mimars 12, Louvain. Canada & USA: chèque à M. Raymond Labarge, 544 The Driveway, Ottawa, Ont. Espagne: Libreria Estal, Balmes 84, Barcelona. France: CCP Paris 3458 58 du Centre Catholique des Intellectuels Français, rue Madame 61, Paris 6e. Grande-Bretagne: c/o Professor Hugh O'Neill, 92, Glanbrydan Avenue Swansea. Italie: Movimento Laureati, CCP 1-15855 à Rome (Journal de Pax Romana). Pays-Bas: Postgiro 350879, admin. Journal de Pax Romana Nederland, Rode Laan 38, Voorburg. Portugal: Juventude Universitaria Catolica, Campo dos Martires da Patria 43, Lisbonne. Suisse: CCP No 1036 de Pax Romana à Fribourg, ou Banque de l'Etat de Fribourg, Compte No 50.218 de Pax Romana, Fribourg.

